LIBRAIRIE DU SPECTACLE
GARNIER ARNOUL
5, rue de Montfaucon - 75006 PARIS
✆ (1) 43 54 80 05

EX-LIBRIS

DU CABINET

D'UN VIEUX BIBLIOPHILE

Ex-libris Yves Leroy
Archiviste-Bibliothécaire
de la Cinq-Fourcade

850.

Bien complet du frontisp.
et des 3 gravures.

535
529

Filop 480

L. Bordon

ARLEQUIN
COMEDIEN
AUX
CHAMPS ELISE'S
Thales
Democrit

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/arlequincomedien00bord

ARLEQUIN COMEDIEN AUX CHAMPS ELISÉES.

NOUVELLE

Hiſtorique, Allegorique & Comique.

Suivant la Copie de PARIS,

à AMSTERDAM,

Chez ADRIAN BRAAKMAN, dans le Beurs-ſtraat, prés le Dam, a l'enſeigne de la Ville d'Amſterdam. 1694.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

L'Autheur de cet Ouvrage ne l'avoit point fait pour le donner au Public, mais seulement pour divertir honnestement son esprit dans ses heures de recréation & de repos aprés ses études & ses occupations serieuses : aussi ais-je eû bien de la peine à obtenir de luy la permission de le faire imprimer. On y trouvera le veritable esprit de la Comedie Italienne ; c'est à dire beaucoup

d'enjoüement, de plaiſanterie, & de jeu de Theatre, & le tout ſi naturellement & ſi agreablement écrit & exprimé, que ceux qui ont fait la lecture de cette piece, ont ri de bon cœur en la liſant, & ont avoüé qu'elle n'a pas beſoin de repreſentation pour divertir. C'eſt veritablement ici un Livre nouveau, puiſque l'on n'a jamais rien imprimé (que je ſçache) ſur cette matiere, & ainſi je me promets, que vous me ſçaurez bon gré de ce que je vous fais ce preſent.

LET-

LETTRE DE CARDAN

Ecrite des Champs Eliſées à Monſieur ***

MONSIEUR,

Comme je ſçay par ceux qui nous viennent ici tous les jours, que vous étes extremement curieux de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans ces campagnes agreables, & que vous faites beaucoup d'honneur à mes ouvrages par vôtre

application continuelle à les lire ; je veux, pour vous en témoigner ma reconnoiſſance, & en même-temps pour contenter vôtre curioſité, vous mander ce qui s'eſt paſſé ici d'extraordinaire depuis quelques jours : ne ſoyez point effrayé, je vous prie, de ce que vous trouvez ma Lettre ſur vôtre table, ſans pouvoir comprendre comment on a pû l'y mettre, vôtre chambre étant toûjours bien fermée, quand vous en étes déhors. Vous ſçavez par la lecture de mes écrits, que j'ay eu dans vôtre monde mon eſprit familier, 1. auſſi-bien que Socrate : j'ay ſi ſouvent & ſi bien parlé de luy, qu'il n'a pas eu aſſez d'ingratitude pour me quitter : il ne m'abandonne jamais, que pour aller où je l'envoye. C'eſt luy qui vous a porté ce paquet, & c'eſt luy qui ira prendre vos réponſes, quand vous voudrez les mettre dans quelque lieu, d'où il les puiſſe enlever ſans témoins, & ainſi, Monſieur, ſi vous le trouvez bon, nous aurons vous & moy un commerce tres-divertiſſant & tres-agreable pour des curieux, ſans qu'il nous en coûte aucune choſe pour le port, quelque diſtance qu'il

1. *Cardan* a ſouvent parlé de ſon *Eſprit familier* dans ſes ouvrages.

qu'il y ait entre nous. Mais venons au sujet de ma Lettre, je jugeray par la réponse que vous m'y ferez, si ce commerce vous fera plaisir.

Pluton faisant un jour sa visite dans tous les lieux de sa souveraineté : aprés avoir parcouru dans les Champs Elisées, les appartemens des enfans, des femmes, des amans, des gens de plaisir, se rendit dans le nôtre, c'est à dire, dans l'appartement des Philosophes. Comme il venoit de quitter des gens qui ne respirent que la joye & l'action, il fût bien étonné, quand il ne vit entre nous que des personnes dont les manieres n'inspiroient que du chagrin & de la tristesse : car, comme nous ne sommes plus susceptibles des plaisirs du corps, nous n'avons retenu que ceux de l'esprit : je veux dire, l'étude & la contemplation. Ici il voyoit Platon 2. embaraſſé dans ses idées, le tenebreux 3. Heraclite tout penetré de melancolie, & preſt à verser des larmes, s'il en eust eu à repandre ; des Gymno-

2. *Platon* a beaucoup parlé des *Idées* universelles, sur lesquelles sont formées les choses d'ici bas.

3. *Heraclite* fut surnommé *Tenebreux*, parce qu'il pleuroit toûjours & étoit melancolique.

ſophiſtes 4. droits comme un I, chacun ſur un pied, & appliquez à regarder fixement les Cieux, des Druides 5. de mauvaiſe humeur, de ce que cherchant quelque Guy de cheſne, ils ne trouvoient que des jaſmins, des roſes, des œillets, & des violettes; 6. Thales au bord d'une fontaine & admirant ſes eaux comme le principe de toutes choſes; 7. Epicure attrapant des Atomes, pour enſuite les accrocher les uns aux autres & en faire des mondes en petit : là il voyoit 8. Pythagore muet & ſans aucune action, tant il avoit peur que quelque mouvement de ſon exterieur parlaſt & fit connoître ſes penſées, 9. Socrate n'oſant ſortir de ſa gravité, de crainte de ne plus paſſer pour le plus ſage

4 Les *Gymnoſophiſtes* étoient des Philoſophes Indiens, qui ſoûtenus ſur un pied contemploient fixement le Soleil.

5. Les *Druides* étoient des Philoſophes Gaulois, qui avoient beaucoup de reſpect pour le guy de cheſne, & ne le cueilloient qu'avec de grandes ceremonies.

6. *Thales* admettoit *l'Eau* pour le principe de toutes choſes.

7. *Epicure* diſoit que le monde n'eſtoit formé que par la rencontre fortuite des Atomes.

8. *Pythagore* vouloit que ſes diſciples gardaſſent dans ſon école le ſilence pendant cinq ans avant que d'y pouvoir parler.

9. *Socrate* fût appellé par l'oracle, le plus ſage de tous les hommes.

ſage des Philoſophes, 10. Ariſtote ſe promenant à grands pas en marmotant entre ſes dents de certains mots Barbares que lui ſeul entendoit, 11. Diogene faiſant la moüe à tous les autres, 12. Pyrrhon ne repondant à tout ce qu'on lui demandoit, que par des, *peut-être*, 13. Paracelſe cherchant les lieux les plus obſcurs, 14. Galilei toûjours occupé de ſes lunettes & 15. Deſcartes faiſant avec une application ſurprenante de petites machines qui repreſentoient par leurs figures & par leurs mouvemens parfaitement bien toutes ſortes d'animaux.

Tout cela luy fit tant de pitié qu'il nous propoſa, pour nous diſtraire un peu de ces applications d'eſprit fatigantes, de nous faire ſortir de temps en temps de nôtre ſerieux, & de nous pro-

10. *Ariſtote* s'eſt ſervi de pluſieurs mots barbares dans ſa Philoſophie, comme *Barbara*, *Baralipton*, *Tapeſmo*, &c.

11. *Diogenes* a paſſé pour un Philoſophe à grimaces.

12. *Pyrrhon* ne répondoit que par des termes qui marquoient qu'il ne croyoit rien de certain.

13. *Paracelſe* eſt fort obſcur dans ſa Philoſophie.

14. *Galilei* a inventé les *Lunettes* a longues veuës, dont on ſe ſert à preſent pour l'inſpection des aſtres.

15. *Deſcartes* dit que les animaux ne ſont que des *machines*.

curer quelque petit divertiſſement. Nous ne refuſames pas une offre ſi obligeante, 16. Democrite en rit de tout ſon cœur, Heraclite en parut pleurer de joye, 17. Diogene en fût ſi tranſporté de plaiſir, qu'il brida de ſa beſace le nez de ceux qui ſe trouverent auprés de luy, 18. Archimede, Ptolomée, Copernic, & Tycho-brahé s'en mirent à joüer de leurs Globes à la boulle deux contre deux.

Pluton nous voyant tous paſſez avec tant de promptitude de la melancolie à une ſi bonne humeur, jugea bien, que, ſi nous ne nous divertiſſions pas, ce n'étoit pas faute de bonne volonté; mais qu'il ne nous manquoit que les occaſions. Il nous propoſa donc un divertiſſement qu'on ne connoit point ici, parce qu'on ne peut pas s'y déguiſer, comme vers vous, & que tous nos déguiſemens ſont ici par terre, ſans que nous puiſſions nous en ſervir. Ce divertiſſement, c'eſt la Comedie. A cette propoſition nous nous regardâmes tous les uns les autres avec étonnement, par ce que nous ne voiyons parmi nous que

16. *Democrite* rioit toûjours des folies des hommes.

17. *Diogene* portoit ordinairement une *beſace*.

18. *Archimede, Copernic, Ptolomée, & Tycho-Brahé* excelloient dans la ſcience de la Sphere.

que deux au trois Philosophes, qui vouluſſent paroiſtre aſſez Comiques pour repreſenter un ſpectacle riſible. Pluton, qui connût nôtre embarras, nous dit qu'il ne falloit point nous inquieter là deſſus, qu'il alloit nous faire voir un petit homme qui luy étoit venu depuis quelque temps de l'autre monde, & qui ſeul valloit une Comedie; il s'appelle Arlequin, nous ajoûta-t'il. C'eſt un Comedien Italien qui a réjoui le peuple le plus delicat & du meilleur goût qui ſoit ſur la terre: les plus ſerieux étoient obligez en le voyant, de rompre la contrainte de leur gravité, il n'avoit qu'à paroiſtre ſans parler, ou à parler ſans paroiſtre, pour donner une joye extraordinaire aux ſpectateurs. Il l'envoya chercher aprés nous avoir parlé de la ſorte. On l'avoit place parmy des farceurs, des bouffons & autres gens mépriſables par leur eſtat, par leur conduite, & par leurs mœurs, ce qui ne s'accordoit gueres avec ſon eſprit; car quelque talent que cét Arlequin ait pour faire rire, il conſerve toûjours un certain caractere de probité, & un certain air ſerieux que l'on dit qu'il avoit dans vôtre monde, lors qu'il paroiſſoit ſans maſque & hors du Thea-

tre ; on ne peut s'imaginer la joye qu'il eut, lors qu'on luy ordonna d'aller dans les lieux où demeurent les Philoſophes. Perſonne de nous ne le prit à le voir, pour eſtre un homme auſſi plaiſant que Pluton nous l'avoit repreſenté. Nous connumes par le peu de temps que nous eumes pour jouir de ſon entretien ſerieux, qu'il ſçavoit plus que faire rire, & qu'il avoit fait d'autres études, que celles qui regardent le Theatre Comique. Pluton, qui s'étoit retiré pour le laiſſer quelque temps en liberté avec nous, retourna environ une demie heure aprés, & adreſſant ſa parole à Arlequin, luy dit qu'il luy ordonnoit de repreſenter une Comedie devant tous ces ſages de profeſſion, de ne rien épargner pour les faire ſortir de leur gravité, & afin de s'acquitter mieux de cet ordre, de s'imaginer eſtre à Paris où il faiſoit ſi bien ſes affaires, & de prendre un deſſein pareil à celuy qu'il auroit pris, s'il y eſtoit Arlequin, qui n'a pas perdu la memoire de ſa femme & de ſes enfans, luy dit que pour eſtre plus ſûr de luy plaire dans l'execution de ce qu'il demandoit, il ſeroit bon qu'il luy donnaſt la liberté d'aller faire un petit tour dans

ce

ce païs, afin..... Cela n'eſt pas neceſſaire, luy repliqua Pluton en l'interrompant, vous en ſçavez aſſez, ſans prendre la peine d'aller ſi loin pour apprendre. De plus, comme vous avez un fils à Paris, qui vous imite, à ce qu'on dit, parfaitement dans toutes vos manieres, vous n'avez qu'à lui écrire pour lui demander quelques Memoires ſur les mœurs de ſon païs & de ſon temps; Gardan, ajouta-t-il en me regardant; vous preſtera ſon eſprit pour faire vos commiſſions. Pluton s'avança & offrit à Sa Majeſté ſouterraine l'idée d'un beau deſſein, à ce qu'il croioit: car il s'imaginoit, à cauſe qu'il a fait autre fois pluſieurs Dialogues, qu'il eſt capable de bien faire une Comedie; Pluton lui rit au nez, Diogene lui donna un grand coup de baſton ſur ſes groſſes épaules, & Arlequin aprés avoir marqué par des poſtures de compaſſion la pitié qui lui faiſoit ce Philoſophe par ſa propoſition, & par ſa temerité, promit à Pluton d'executer, ſans differer, ce qu'il demandoit. Il écrivit auſſitoſt a ſon fils, donna ſa lettre à mon eſprit, & reçût pour reponſe la Comedie que vous allez lire. Arlequin la trouva telle qu'il la ſouhaittoit. Theophra-

phraſte, qui avoit aimé autrefois la Comedie, & qui en avoit donné des inſtructions à Menandre, luy donna quelques avis qu'il ne mépriſa pas. Rien ne luy manqua parmy nous de ce qui eſtoit neceſſaire pour la bien repreſenter. 19. Anaximenes luy donna de l'air pour faire paroiſtre corporel ce qui devoit l'eſtre. Deſcartes fit les machines. 20. Pythagore eut ſoin de la ſimphonie. 21. Thales apporta de l'eau pour faire couler quelques Caſcades afin d'embelir le Scene, 22. Demetrius, Phalereüs mit au tour du Theatre en perſpective un grand nombre de belles ſtatuës qui produiſoient un fort bel effet. On trouva chez Ariſtote 23. de la poudre de ſen-

19. *Anaximenes* croioit *l'air* principe de toutes choſes.

20. *Pythagore* ſe ſervoit ſouvent de la *muſique* pour guerir les paſſions, & pretendoit que les mouvement des Globes celeſtes faiſoit une ſimphonie tres-agreable, & qu'il entendoit ſouvent.

21. J'ay déja dit que *Thales* admettoit *l'eau* pour le principe de toutes choſes.

22. *Demetrius* eut le plaiſir de voir élevées à Athenes 360. ſtatuës d'airain à ſa gloire, & enſuite le chagrin de les voir détruire.

23. *Ariſtote* avant que de s'adonner entierement à la Philoſophie, vendit de la *poudre de ſenteur* pour gaigner dequoy ſubſiſter, par ce qu'il avoit depenſé tout ſon bien à ſe divertir.

ſenteur pour poudrer les cheveux des Acteurs, & des Actrices, & chez 24. Seneque de quoy faire les habits 25. Polemon trouva moyen de loüer des pierreries. 26. Empedocles fournit les eſcarpins. 27. Pyrrhon, qui avoit eſté Peintre dans vôtre monde, peignit les decorations. Anaxagore, qui a ſoûtenu autrefois, que les Cometes ſont des étincelles, qui tombent aprés que les planettes ont émouché leurs flammes par leur rencontre, fut choiſi pour moucher les chandelles. On pria Anaxarque de ſouffler les Acteurs; mais il ſe mit en colere montrant par ſignes qu'il voyoit bien qu'on ſe moquoit de luy, par ce qu'on ſçavoit, qu'ayant craché ſa langue contre le viſage de Nicocreon, il eſtoit dans l'impoſſibilité de prononcer une ſeule parole. Crates, qui avoit au-

24. *Seneque* eſtoit *magnifique*, parce qu'il avoit des richeſſes immenſes.

25. *Polemon* appaiſa un de ſes amis paſſioné pour les *pierres precieuſes* & irrité contre luy, en admirant une belle pierre qu'il portoit au doigt.

26. *Empedocle* ſe jetta dans le Mont Ethna, afin que ne paroiſſant plus, on le prit pour un Dieu; mais des *eſcarpins* d'airain qu'il portoit ayant eſté rejettez par les flammes, decouvrirent ſa fourberie.

17. *Pyrrhon* fut *Peintre* avant que d'eſtre Philoſophe.

autrefois tant mepriſé l'argent, qu'il le jettoit dans la Mer, ne vouloit point que l'on en priſt à la porte ; on s'accommoda à ſes remontranſes, & tout le monde entra gratis : enfin il n'y euſt perſonne qui ne fit parfaitement bien ſon devoir. Quelques uns ſe plaignirent ſeulement d'Epimenides 28. par ce qu'il avoit dormi pendant la piece. Ils lui pardonnerent pourtant, quand ils eurent appris que ce n'étoit pas par mépris, mais par une habitude, dont il ne pouvoit ſe défaire, aiant dormi pluſieurs années de ſuitte dans vôtre monde, malgré le grand bruit qui s'y fait ; mais ce qui irrita quelqu'un de la compagnie, c'eſt qu'eſtant éveillé il voulut ſe mêler de critiquer la piece avec autant de hardieſſe, que ſi aucune parole ne lui eſtoit échappée. Arlequin demanda un maſque pour joüer ſon perſonnage, aſſurant que ſans lui, il ne pourroit rien dire, ni rien faire qui donnaſt aucun divertiſſement ; il ne lui fût pas difficile d'en trouver : car il y en a à choiſir parmi

28. On croyoit *qu'Epimenides* avoit *dormi* pluſieurs années de ſuite. Quelques-uns diſent que ce ſommeil ne fût autre choſe que de longs voyages qu'il fit.

mi 29 nous. On méla dans cette Comedie un peu d'Italien familier & aiſé avec le François. Tous ceux qui en furent les ſpectateurs de quelques Nations differentes qu'ils fuſſent, entendirent ſans difficulté tout ce qu'on y diſoit : car Guillaume Poſtel, qui, comme vous ſçavez, n'ignore aucune Langue, nous a appris tout ce qu'il ſçait ſur cette matiere.

Voicy de quelle maniere on diſtribua les Rôlles.

La piece eſt intitulée *les Intrigues d'Arlequin.* Arlequin joüa ſon perſonnage. Ariſtote fit le Docteur. On fit venir Helene pour repreſenter Iſabelle; ſa joye ne fut pas petite, quand elle apprit qu'on la mandoit pour joüer encore un Rôlle amoureux. Galanthis adroite ſervante d'Alcmene, fut ſervante d'Iſabelle ſous le nom de Colombine. Zenon joüa pour Octavio, Diogene pour Mezetin, Democrite pour Pierrot, Ariſtippe pour Paſcariel, Eſope pour Polichinel, Epictete pour Pluton.

29. On trouve beaucoup de *maſques* parmi les Philoſophes, parce qu'il y a beaucoup de deguiſement en eux, & que leur conduite eſt ſouvent contraire à leurs raiſonnemens juſtes & judicieux.

30. Confutius, Bias & Solon, pour Minos, Eaque & Rhadamante Juges des Enfers ; on donna ordre à Agrippa de bien faire 31. le magicien ; & l'on fit venir les trois Furies, Lucrece Dame Romaine, Hipocrate, Orphée, & Terence pour joüer les perſonnages, qui étoient ſous leurs noms, & des diſciples d'Epicure & d'Ariſtippe pour repreſenter des Garçons Traiteurs. J'eûs auſſi mon occupation particuliere dans ce divertiſſement ; on me choiſit à cauſe de mon Livre de la *ſubtilité* 32. pour apprendre aux Acteurs les ſoupleſſes dont ils avoient beſoin.

Les Acteurs ayant appris en tres-peu de tems tout ce qu'ils avoient à dire, on s'aſſembla pour joüer cette agreable piece, & aprés que Pluton & toute la compagnie ſe furent placez dans des lieux preparez exprés, 33. Pythagore fit entendre ſa ſymphonie, & enſuite on commença la Comedie, comme vous l'allez

30. *Confutius*, *Bias* & *Solon* ont été des *Juges* & des legiſlateurs celebres.

31. *Agrippa* a paſſé pour *magicien*. On pretend que ſa Philoſophie occulte eſt pleine de *ſortileges*.

32. *Cardan* a fait un Livre intitulé *de Subtilitate rerum*, de la ſubtilité des choſes.

33. J'ay déja dit que *Pythagore* ſe ſervoit ſouvent de la *Muſique*.

l'allez lire aprés les noms des Acteurs. Vous remarquerez, s'il vous plait, en liſant le troiſiéme Acte, qu'Arlequin ſongeoit beaucoup à retourner dans vôtre monde.

ACTEURS

ARLEQUIN.
ARISTOTE joüa pour le Docteur Baloüarde.
HELENE pour Iſabelle fille du Docteur.
ZENON pour Octavio.
GALANTHIS pour Colombine ſervante d'Iſabelle.
DIOGENE pour Mezetin.
DEMOCRITE pour Pierrot.
ARISTIPPE pour Paſcariel.
ESOPE pour Polichinel.
EPICTETE pour Pluton.
CONFUTIUS, BIAS, & SOLON, pour Minos, Eaque, & Rhadamante.
AGRIPPA fit le magicien.
LES TROIS FURIES.
LUCRECE Dame Romaine.
HYPOCRATES.
ORPHE'E.
TERENCE.
DES DISCIPLES D'EPICURE & D'ARISTIPPE repreſenterent des Garçons Traiteurs.

LES INTRIGUES D'ARLEQUIN.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

AS tu perdu l'esprit, Arlequin, tu es dans des inquietudes continuelles, tu cours par la maison comme un fou.

ARLEQUIN *chante ces Vers d'Atys Act. I. Sc. I.*

Tost ou tard l'amour est vainqueur,
En vain les plus fiers s'en defendent,
On ne peut refuser son cœur
A deux beaux jeux qui le demandent.

Signore è l'amore; oüy, Monsieur, c'est l'amour, c'est l'amour, vous dis-je, qui m'excite à faire mille folies, tantost il me fait manger tout ce que je trouve de meilleur devant moy, tantost il me fait aller au petit Pa-

P an ux trois Cuilleres, à la Corne-Muſe, aux bons Enfans, & autres lieux où l'on ſe divertit, *per recrear mi viparimente*, pour me divertir auſſi.

OCTAVIO.

Ce ſont là de douces folies.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, l'amour que je ſens pour Colombine me fait perdre le peu d'eſprit que j'ay. Je m'imagine la voir cette aimable Colombine. Je m'imagine la voir toûjours devant moy, & qu'elle eſt partout où je ſuis.

OCTAVIO.

Mais du moins donne-toy du repos pendant la nuit, afin de ne pas troubler celuy des autres, on t'entend courir dans ce temps-là de tous côtez comme un extravagant.

ARLEQUIN.

Monſieur, c'eſt que toutes les nuits je m'imagine que Colombine eſt quelque part dans la maiſon, par exemple, qu'elle s'eſt miſe dans vôtre bourſe; auſſi-toſt pouſſé pour l'amour violente que j'ay pour elle, je vais (mais pourtant le plus doucement que je puis de peur de vous éveiller) je vais, dis-je, l'y chercher; mais la cruelle diſparoit de telle ſorte qu'elle ne laiſſe que quelques pieces ſur leſquelles je me vange de ſa cruauté. D'autres fois je m'imagine, qu'elle eſt à la cave; auſſi-toſt j'y cours avec empreſſement; mais helas! je n'y trouve que ce que vous y avez mis, je veux dire quelques tonneaux de bon

vin

vin de Campagne ; qui, quoy qu'innocens ne laissent pas de devenir les objets funestes de ma vengeance ; car je leur perce le sein, sans avoir aucune compassion des plaintes qu'ils ne font pas, puis je me remplis de leur sang, pour y noyer mon amour, suivant ce conseil Bachique.

Je sens que Cupidon, ce petit témeraire
Dans mon cœur voudroit se loger,
Mais, s'il ne sçait nager,
Je sçauray m'en defaire,
Car, pour perdre ce Dieu malin,
Qui se plait toûjours à mal faire,
Je le noyeray dans le vin.

C'est-là Monsieur, *una canzonetta*, une petite chanson, c'est à dire une chansonnette.

OCVAVIO.

Chante-la donc, je te prie.

ARLEQUIN.

Que je chante ces Vers ? oüyda, tenez écoutez, *je sens .... je sens ....*

OCTAVIO.

Dis-donc ce que tu sens.

ARLEQUIN.

Ce que je *sens* ? je *sens* bien mauvais, Monsieur, (*il se met la main devant le nez*) l'amour qui me possede a liquefié les matieres de ... de ... de ... enfin je *sens* mauvais comme le diable.

OCTAVIO.

(*à part*)

Ce pauvre garçon me fait pitié, c'est l'amour

mour qui le jette dans toutes ces extravagances ; mais comme j'aime la maiſtreſſe de Colombine, il faut que je faſſe ſervir ſa paſſion à la mienne.

(*à Arlequin*)

Tu aimes-donc extremement Colombine ?

ARLEQUIN.

Monſieur je l'aime, *mille volte*, oüy mille fois plus que .... plus que vous.

OCTAVIO.

Je n'en doute pas : ça parle-moy.

ARLEQUIN *Court au tour du Theatre, puis autour d'Octavio, comme s'il vouloit attraper une mouche, aprés avoir dit.*

Ah Signor ! la voilà Colombine, je m'en vais l'attraper.

Aprés avoir couru il voit une mouche ſur le viſage d'Octavio & dit.

Ah, coquine de Colombine, *perfida, ſcelerata !* tu te vas mettre ſur le viſage de mon maiſtre pour le baiſer ! Ah je m'en vais bien te faire quitter la place.

Il prend ſon épée pour en frapper le viſage d'Octavio. Octavio ſe veut deffendre, & Arlequin dit.

Non, Signor, jo voglio vendicare voſſignoria, oüy je vous veux venger de l'injure que vous fait cette effrontée. Je veux vous caſſer toutes les dents, afin que cette friponne ne puiſſe

puisse se faire aucun retranchement pour se deffendre contre mes poursuites, allons.

Il chante ce Vers d'Atys Act. 5. Sc. 3.

Il faut combattre, amour, secondes mon courage.

Octavio se voyant poursuivi ôte la mouche qu'il avoit mise sur son visage, & la jette dans la parterre en disant,

OCTAVIO.

Tiens-là voilà, je vais la jetter, pour te mettre en repos.

ARLEQUIN.

(*Au parterre*)

Messieurs, gardez vos visages; car si je vois la mouche dessus, je ....

OCTAVIO.

Laisse-là tes folies, je te prie, pour m'écouter un moment. Tu sçais que j'aime Isabelle, & je sçai que tu aimes sa servante Colombine.

ARLEQUIN.

Comment dites-vous, Monsieur, j'aime Colombine?

OCTAVIO.

Oüy.

ARLEQUIN.

Jo amo Colombina! .... Ah, oüy, oüy, par ma foy je ne m'en souvenois plus. Oüy, oüy j'aime Colombine.

OCTAVIO.

Puiſque tu l'aimes, je te la feray épouſer.

ARLEQUIN.

(*Il ſaute de joye*)

Vous me ferez épouſer Colombine?

OCTAVIO.

Oüy, ſi par tes intrigues tu me fais épouſer Iſabelle. Il faut pour commencer à me rendre ce ſervice, que tu faſſes enſorte de luy parler toy-même, afin de luy confirmer mon amour.

ARLEQUIN.

Cela eſt fait, allons. Allons nous-en. Retirons nous, la nuit vient, elle me fera trouver quelque invention. Mais il fait *noirement* obſcur, trouverons-nous bien la maiſon?

Ils ſortent en tâtonnant.

SCENE II.

PIERROT *ſeul avec une bouteille coëffée.*

(*C'eſt une nuit.*)

ALlons, mon pauvre Pierrot, donne toy cette nuit un peu de la petite joye avec cette bouteille que tu viens de derober à ton maiſtre le Docteur. La joye, la joye, la petite joye, oh, oh! ça décoëffons la un peu....

(*Il veut la décoëffer.*)

SCENE. III.

POLICHINEL, PASCARIEL, PIERROT.

POLICHINEL *en tâtonnant.*

ECco *una notte bene nera.*

PASCARIEL *aussi en tâtonnant.*

Cette nuit-cy porte un grand deüil, car elle est bien noire.

Polichinel & Pascariel trouvent Pierrot en tâtonnant, & mettent leurs deux mains sur sa bouteille.

PIERROT, *aprés avoir compté leurs mains & les siennes, dit.*

Six mains pour tenir une bouteille ! Ah s'il y a autant de gosiers, je ne seray pas en danger de m'en yvrer.

SCENE. IV.

PASCARIEL, PIERROT, MEZETIN & POLICHINEL.

MEZETIN.

JE ne sçay quel vertigot me tient, je ne puis dormir cette nuit.

Star in letto è non dormire, è cosa da far morire.

Il trouve Pierrot, & mettant les mains dessus la bouteille, il dit,

Ah voila du jus de Pavot qui me fera dormir comme je le ſouhaite, ſi j'en puis gouter.

Pierrot compte les mains, & en trouvant huit, il dit.

PIERROT.

Je ſuis, je croy, dans la boutique d'un Gantier, car voilà bien des moûles de gand.

SCENE. V.

PIERROT, PASCARIEL, MEZETIN, POLICHINEL, ARLEQUIN, *avec une lanterne ſourde fermée.*

ARLEQUIN.

JE crains que l'amour ne conduiſe mon maiſtre & moy aux petites Maiſons. Nous ſommes toûjours ſur pied l'un & l'autre. O amour! ô Cupidon! petit filou, qui m'as coupé la bourſe, où je tenois renfermé le treſor de ma liberté.

Il rencontre Pierrot avec ſa bouteille, & les huit mains deſſus, puis il dit.

Il faut que cette bouteille ſoit tres-malade: car voilà bien des Chirurgiens qui veulent luy tirer du ſang.

Pierrot compte encore les mains, & dit

PIERROT.

Je penſe que les filous ont ſemé icy des mains pour me prendre ma pauvre bouteille!

AR-

ARLEQUIN. *bas.*

Je seray le bourreau qui feray justice de toutes ces mains-là.

(*Arlequin s'en va*)

PIERROT.

J'entends parler de bourreau ; ne serois-je point sous des fourches patibulaires d'où tombent les maius de ceux qui y sont pendus.

ARLEQUIN *vient, & chante ces Vers imitez d'Atys, Act. 4. Sc. 6.*

Venez former des nœuds charmans.
Arlequin, unissez ces quatre garnemens.

Ensuite il leur lie à tous les bras & la bouche avec des bandes qu'il a apportées, de sorte qu'ils sont comme des momies; puis il prend la bouteille, ouvre la lanterne, & leur dit.

Je vous avertis tous quatre, que je ne vous mettray point en liberté que vous ne m'ayez promis de m'aider dans une intrigue que je medite pour servir l'amour de mon maistre. Et pour marquer que vous me le promettez, faites chacun une inclination bien basse,

Ils la font & Arlequin leur dit.

Encora, encora, fate un' inchinazione piu bassa.

Ils les delie, & en les deliant, il chante ces Vers imitez d'Atys, Acte. 5. Scene 5.

Je commence à trouver leur peine trop cruelle,
Une tendre pitié rapelle
Un peu de charité pour ces quatre bandis.

Il leur parle à l'oreille, puis ils se retirent

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

IL ferme sa lanterne, & apres s'estre mis par terre pour boire à son aise, il parle ainsi à sa bouteille.

(*Colombine l'écoute.*)

Ah la cara padrona del mio core, ah le Delizie della mia anima, ah ch'io t'amo! ah toy qui fais tout le plus grand plaisir de ma vie, que je t'aime!

COLOMBINE. *dit tout bas.*

Je l'entends. Ah le perfide! il en aime une autre que moy!

ARLEQUIN *continuë*)

Que j'ay de joye quand je te possede? viens que je t'embrasse.

(*Il embrasse la bouteille*)

COLOMBINE.

Ah il faut que je me venge.

Elle vient en tâtonnant, puis prend la bouteille, pensant que c'est la teste de sa rivalle, la jette par terre & la casse.

casse. Ensuite Arlequin dit en cherchant sa lanterne sourde.

ARLEQUIN.

Ohimé! Ecco tutti miei piaceri per terra, voila toute ma joye qui va s'écouler!

Il prend sa lanterne & l'ouvre; puis voyant Colombine, il dit.

Ah, Colombine qu'as tu fait? tu m'as; tu m'as... tu m'as osté ce que j'ay osté à d'autres!

COLOMBINE.

Je te demande pardon, Arlequin, je pensois t'entendant parler à la bouteille, que tu parlois à ma rivalle, *Chevedi, se tu ami un' altrajo le suellerei il curre, jo la farei magnar, quandotù doueffi creparne.*

ARLEQUIN.

Eh, fi, fi, Colombine, ne sçais-tu pas que je t'aime à la folie? ne me fais point de si terribles menaces.

COLOMBINE.

De bonne foy m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Oüy assurement je t'aime. Je t'aime comme les filous aiment la bourse. Et toy m'aimes-tu?

COLOMBINE.

Je t'aime comme les vieillards aiment l'argent.

ARLEQUIN.

Et moy je t'aime comme le Pontneuf aime la Samaritaine.

COLOMBINE.

Et moy comme les Normands aiment les procez.

ARLEQUIN.

Et moy comme les Libraires aiment les Autheurs, qui ne demandent rien.

COLOMBINE.

Et moy comme les femmes aiment à paroiſtre belles.

ARLEQUIN.

Et moy comme les Medecins aiment la maladie.

COLOMBINE.

Et moy comme les Procureurs aiment les groſſes lettres.

ARLEQUIN.

Et moy comme les jeunes gens aiment la dépenſe.

COLOMBINE.

Et moy comme les Muſiciens aiment à boire.

ARLEQUIN.

Et moy comme le vent aime les giroüettes.

COLOMBINE.

Et moy comme les Comediens aiment les groſſes aſſemblées.

ARLEQUIN.

Ah alte-là. Je ne ſçaurois rien ajoûter de plus fort. Comme les Comediens aiment les groſ-

grosses assemblées ! J'avouë qu'on ne peut pas aimer davantage. A propos d'amour, quand nous marierons-nous, Colombine, Reine de tous les païs de mon cœur, douairiere de toutes les doigts de ma main, perle digne d'estre penduë aux oreilles de Gargantua, de Pentagruel, & autres grands Seigneurs, quand nous marierons-nous ?

COLOMBINE.

Nous nous marierons quand tu auras trouvé le moyen de faire le mariage de ton maistre avec ma maistresse.

ARLEQUIN.

Colombine, cela sera fait avant vingt quatre heures. (Car il ne faut que ce temslà pour une Comedie reguliere) mais pour cela il faut que j'entretienne ta maistresse de l'amour que mon maistre sent pour elle.

COLOMBINE.

Elle va venir, attends-là.

ARLEQUIN.

Je me donneray bien de garde de l'attendre. Je crains trop le minois rebarbatif du Docteur. Je luy parleray sous une autre forme & moins perilleuse. Tu en vas voir l'effet. Adieu, Colombine.

COLOMBINE,

Adieu, Arlequin.

Ils se font plusieurs reverences sans rien dire.

SCENE VII.

COLOMBINE *seule.*

MA foy j'apprehende fort que nous ne réussissions pas pour le succez du mariage que nous entreprenons de faire entre Octavio & ma maistresse ; car nous avons un pere à combattre dans plusieurs obstacles qui seront tres-difficiles à vaincre. Quoy qu'il en soit, ma maistresse me fait trop de pitié pour ne la pas secourir dans ses besoins, particulierement dans un besoin aussi pressant que celuy-cy. Quelle cruauté pour une pauvre fille de quinze ans, qui souhaite avec passion estre mariée, & qui a cependant un pere qui s'imaginant qu'elle est de bronze, ne pretend la marier que quand il trouvera un parti extremement avantageux ; & qui s'est mis encore en teste de ne la donner à aucun de son païs, mais seulement à quelque étranger des plus éloignez ! parce qu'à ce qu'il dit, plus le mari qu'elle aura sera éloigné de ce païs-cy, plus il sera éloigné des folies qu'il pretend y remarquer tous les jours, comme si les fous n'estoient pas de tous païs. Ma foy, Messieurs les peres, vous ne sçavez ce que vous faites, quand vous resister à l'envie que vous filles ont du mariage, à moins que vous ne pretendiez par vos manieres contrariantes, les engager elles-mêmes à se donner un mari pour vous delivrer de cette peine . . . mais,

Co-

Colombine, te voilà bien en train de parler morale, il ne s'agit pas de cela à presente... Ah voicy ma maistresse.

SCENE VII.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, je te cherche il y a long temps.

COLOMBINE.

Vous me cherchez ? Pourquoy ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ;

ISABELLE.

Helas non. Je voulois seulement te demander si mon cœur soupirera encore long-tems en vain pour Octavio, & si tu ne trouveras pas quelque moyen de mollifier la dureté de celuy de mon pere.

COLOMBINE

Ah mollifier ! le joly mot ! Mademoiselle, si je sçavois faire de jolis mots comme cela, ils me tiendroient lieu de plus agreable mari du monde. Mollifier ?

ISABELLE.

Ah, Colombine, sors je te prie, sors pour une bonne fois des frontieres de la raillerie ; car comme tu sçais, elle est ton fort.

COLOMBINE.

Des frontieres de la raillerie ! Ah, Mademoiselle, parlez François si vous voulez que je vous réponde, & ne m'entretenez pas de baliverues.

ISABELLE.

Quoy, Colombine, ce n'eſt pas aſſez de me railler, tu te fâches ?

COLOMBINE.

Quoy, Mademoiſelle, ce n'eſt pas aſſez d'avoir envie d'eſtre mariée, & de ne le pouvoir eſtre, vous voulez encore tourmenter voſtre eſprit pour luy faire trouver mille mots precieux, qui ne ſont bons qu'à vous faire mépriſer, non ſeulement par des perſonnes indifferentes, mais même par Octavio qui vous aime éperduëment; oüy ſi Octavio vous avoit entendu dire ces impertinens de mots, il ne vous regarderoit que comme une perſonne, qui ne ſera bonne à rien dans la ſuite, qui ne ſçait que dire des choſes extraordinaires, & qui eſt incapable de s'acquiter de tout ce qui regarde le commerce ordinaire de la vie.

ISABELLE.

Colombine, tu me prens par mon foible, quand tu t'armes d'Octavio pour me combattre. Va je m'humaniſeray dans la ſuite autant qu'il me ſera poſſible. Mais dis-moy, Colombine, ne trouves-tu pas Octavio bien aimable ?

COLOMBINE *d'un ton railleur.*

Mais vous-même qu'en penſez vous ?

ISABELLE.

Ah pour moy je ne trouve en luy aucun defaut ni de cors ni d'eſprit. As-tu remarqué ſes manieres d'agir engageantes ? il charme par ſes yeux, par les trais de ſon viſage,

sage, par ses gestes, par sa demarche; ses melancolies sont toûjours accompagnées de douce langueur, ses enjouëmens de modestie, ses gayetés de retenuë, enfin si tu sçavois combien il a montré d'esprit en me declarant l'amour qu'il a pour moy ....

COLOMBINE.

Ah, Mademoiselle, tous les hommes ont de l'esprit extremement, & sont aimables au dernier point, quand ils ont sçeu mettre l'amour dans leur parti: car vous sçavez bien que vous l'avez pervenu.

ISABELLE.

Comment, je l'ay pervenu?

COLOMBINE.

Je veux dire que vous l'aimiez avant qu'il vous eust appris son amour.

ISABELLE.

Oüy, il est vray je l'aimois; mais plus je l'aimois, moins je le luy faisois paroistre; car quoy que je sois fort jeune, je sçay bien que pour engager les hommes, c'est comme cela qu'il faut faire.

COLOMBINE.

Helas, Mademoiselle, vous ne sçavez rien là d'extraordinaire. Toutes les filles en sçavent autant que vous sur cette matiere, dés qu'elles commencent à se sentir.

ISABELLE.

Crois-tu, Colombine, qu'il m'aime bien?

COLOMBINE

Mais, Mademoiselle, pourquoy voulez-vous doutes s'il vous aime?

ISA-

ISABELLE.

C'eſt qu'on craint toûjours que ce qu'on ſouhaite n'arrive pas, & que l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de doutes & d'inquietudes.

COLOMBINE.

Elle contrefait le ton d'Iſabelle.

Ah voila quelque dicton de Roman. On craint que ce qu'on ſouhaite n'arrive pas, l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de doutes & d'inquietudes. Mercy de ma vie, je croy que vous autres mes Demoiſélles, vous n'aimez que pour dire de belles choſes.

ISABELLE.

Tu grondes toûjours, Colombine. Dis-moy de bonne foy, crois-tu du moins qu'il ſoit bien perſuadé que je l'aime : comme j'ay affecté quelquefois de luy paroiſtre un peu indifferente, cela..

COLOMBINE.

Hé allez, allez, vous avez beau faire des minaudries, il devine tout ce que vous ſentez pour lui. Ma foy, Mademoiſelle, ces peſtes d'hommes en ſçavent bien long. Quand les femmes les aiment ; elles ont beau ſe tenir ſur le, qui vive de la retenuë, ils le connoiſſent bien-toſt.

ISABELLE.

Quoi qu'il en ſoit, je veux la premiere fois que je le verray, luy faire davantage connoiſtre l'inclination que j'ay pour luy ; parce qu'il

qu'il n'y a point de temps à perdre. Je dois l'engager par des témoignages d'un amour reciproque à employer tous ses efforts pour faire reüssir nôtre mariage.

COLOMBINE.

Ah le voicy fort à propos !

SCENE IX.

OCTAVIO, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVIO.

J'Ay sçeu, Isabelle, que vôtre pere n'étoit pas icy, je prens l'occasion de son absence, pour joüir du plaisir de vôtre entretien. Ah que je suis heureux de trouver ce moment !

COLOMBINE.

Ca ça, voila de grands préambules pour dire bien des choses inutiles. Les amoureux n'ont jamais fait. Dites, dites des choses essentielles.

OCTAVIO.

Colombine, tu n'as pas encore beaucoup de sujet de te plaindre là-dessus.

COLOMBINE.

Monsieur, parlez des moyens de faire reüssir vôtre mariage ? c'est-là le principal.

OCTAVIO *à Isabelle.*

Puis-je esperer, ma chere Isabelle, que le succez de nos intrigues pour me rendre heureux vous fera un veritable plaisir ?

ISA-

ISABELLE.

Le ſecours que j'y apporteray pour les faire reüſſir vous ſervira de réponſe.

OCTAVIO.

Puis-je preſumer ſans me flatter que l'amour vous fera agir?

ISABELLE.

Si ce n'eſt pas l'amour, ce ſera quelque choſe qui lui reſſemble fort. Mais qu'eſt cecy?

Trois garçons Traitteurs apportent trois plats couverts.

OCTAVIO.

C'eſt quelque mets que je viens joindre aux vôtres pour avoir le plaiſir de ſouper avec vous.

(On entend le Docteur)

ISABELLE.

Ah Octavio je ſuis perduë!

COLOMBINE.

Allons, Monſieur, mettez-vous dans cette armoire avec vôtre ſouper, & nous vous en delivrerons, quand l'occaſion en ſera favorable.

OCTAVIO.

Je te prie que je diſe à Iſabelle encore une ſeule parole.

COLOMBINE.

Allons, allons, vrayement il s'agit bien de jaſer à preſent, ſongez, ſongez ſeulement à vous mettre en ſureté.

Il ſe met dans une armoire avec les plats, & les garçons Traitteurs ſe retirent.

SCE-

SCENE X.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, que je suis malheureuse ! Me voila perduë !

COLOMBINE.

Ah ma foy, c'est à present que vous avez besoin de *Mollifier* le cœur de vôtre pere.

ISABELLE.

Helas, il n'est pas temps de rire.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

HA, ha, vous voilà, que faites-vous donc icy ? Il y a une heure que je vous cherche.

COLOMBINE.

Monsieur, nous nous sommes retirées icy pour... pour... pour... ah, mon cher maistre que j'ay de plaisir de vous voir ! (*Elle le flatte*)

LE DOCTEUR.

Il ne s'agit pas de cela à present. Il me faut dire pourquoy vous vous êtes retirées icy.

COLOMBINE.

Ne voila-t-il pas ? on n'a plus un moment de bon temps avec vous. Vous eſtes toûjours dans le ſoupçon, il faut que nous vous rendions compte de toutes nos actions comme des eſclaves. Vous avez beau faire, vous ne ſçaurez pas tout.

LE DOCTEUR.

Du moins je ſçauray ce qui regarde vôtre conduite.

COLOMBINE.

Eh pourquoy, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

Belle demande, c'eſt afin de voir ſi elle eſt dans l'ordre.

COLOMBINE.

Ah ma foy, vous n'avez pas tout le tort ; car on doit toûjours douter ſi des filles, que l'on geſne autant que vous nous geſnez, vivent auſſi regulierement qu'on le ſouhaite. Dire à une fille qu'on ne veut pas abſolument qu'elle aille dans de certaines compagnies, qu'elle voye de certaines perſonnes, c'eſt juſtement lui en donner une plus grande envie : & une fille qui a cette envie ne manque gueres à la contenter, quelques precautions que l'on prenne pour l'en empêcher. Je ne veux pourtant pas dire que ma maiſtreſſe ſoit de cette humeur, helas ! la pauvre fille eſt ſi timide, qu'elle ne ſera jamais capable d'entreprendre ce que vous luy deffendrez.

LE DOCTEUR.

Elle fait ſon devoir.

COLOMBINE.

Mais vous, Monſieur, faites-vous le vôtre, quand vous ne voulez pas luy donner un mari ſelon ſon inclination ?

LE DOCTEUR.

Mais toy, fais-tu ton devoir en oſant m'interroger, comme ſi j'étois ton valet, & comme ſi je devois regler mes actions ſur tes volontez ?

COLOMBINE.

Oüy, je fais mon devoir. Je prens le parti de la juſtice. Vous devriez mourir de honte de meſurer le temperament de cette pauvre fille ſur le vôtre. Oüy, à cauſe que vous n'avez que du ſang gelé dans les veines, vous vous imaginez que le ſien eſt auſſi froid que le vôtre. Et ſur cette belle imagination, vous vous allez mettre en teſte de ne la marier que fort tard, afin d'avoir le temps de luy trouver un mari ſelon vôtre gouſt, c'eſt à dire auſſi bourru, auſſi dégoûtant, & auſſi attaché à l'argent que vous eſtes, & ainſi vous allez expoſer cette pauvre enfant au plus offrant & un dernier encheriſſeur.

LE DOCTEUR.

Oüais comme vous degoiſez, Mademoiſelle Colombine, vous en ſçavez bien long.

COLOMBINE.

Vous en ſçavez bien plus long que moy en allongeant comme vous faites la vie ſolitaire de ma pauvre maiſtreſſe. Jarny diable ſi

j'étois

j'étois à ſa place, je l'accourcirois malgré vous ; en tout bien & en tout honneur s'entend.

LE DOCTEUR.

Iſabelle, eſt-ce toy qui inſtruis ſi bien Colombine ?

ISABELLE.

Mon pere, je ne luy ay point ordonné de vous parler ainſi. Mais à vous dire franchement ce que j'en penſe, il me ſemble qu'elle a raiſon.

LE DOCTEUR.

Quoy ſerois tu d'humeur à executer ce dont elle me menace ?

ISABELLE.

Mon pere, que ſçais je ? pouvons-nous répondre de l'avenir ? il y a quelquefois de terribles momens.

COLOMBINE.

Ces momens, Monſieur, afin que vous le ſçachies, ne ſont terribles que pour ceux qui gênent les filles.

à Iſabelle.

Parlez comme moy, pour luy faire peur.

LE DOCTEUR.

Colombine, croy-moy, tai-toy.

COLOMBINE.

Parlez de marier me maiſtreſſe, c'eſt le vray ſecret pour me faire.

LE DOCTEUR.

A qui ? à Octavio ?

COLOMBINE.

A ce qu'elle aime, c'eſt à dire à luy.

à Iſa-

à Isabelle.

Helas dites-luy donc à present quelque chose pour *Mollifier* son cœur.

ISABELLE.

Oüy, mon pere, mille qualitez aimables que j'ay trouvées dans Octavio, & que vous pourriez y remarquer vous-même, m'engagent à le preferer à tout autre.

LE DOCTEUR.

Oüy, ma fille, une qualité la plus aimable que je ne trouve pas dans Octavio, & que tu ne pourras y remarquer toy-même, m'engent à le postposer à tout autre.

COLOMBINE.

C'est beaucoup d'argent, voilà la qualité aimable qui manque à Octavio, & dont vôtre petit Papa mignon veut parler: Mademoiselle, ce n'est pas des fleurettes que vôtre pere veut qu'on vous conte, il veut qu'on vous compte des écus, ce n'est pas un homme que vôtre pere vous veut faire épouser, il veut vous faire épouser des écus, il ne vous a pas mise au monde pour posseder un beau mari,. il vous a mise au monde pour posseder de beaux écus; encore une fois, Isabelle, au plus offrant & dernier encherisseur, & garre que dans la suite l'âge ne vous fasse vendre au rabais.

LE DOCTEUR.

Nous parlerons de tout cela une autre fois. Songeons à souper.

COLOMBINE.

Ah ma foy, Monsieur, comme nous ne

vous

vous attendions pas, nous n'avons rien fait preparer.

LE DOCTEUR.

Vôtre ſoupé me ſuffira.

COLOMBINE.

Nôtre ſoupé, Monſieur? Eh eſt-ce que nous mangeons? vrayement vôtre méchante humeur nous raſſaſie trop pour que nous ayons appetit.

LE DOCTEUR.

Mais enfin il faut que je ſoupe . . .

(*On entend des tambours de Baſque*)

Qu'eſt-ce que j'entends?

COLOMBINE.

Tenez, on vous apporte à ſouper en gambades.

SCENE. XII.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN, *En Egyptien avec* PASCARIEL, MEZETIN, PIERROT, ET POLICHINEL.

LE DOCTEUR.

AH, ah, ce ſont des Egyptiens; ils me font plaiſir, j'ayme leur momeries.

ARLEQUIN.

(*au Docteur*) (*à Iſabelle*)

Bonjoura, Monſieur. Bonjouré, Madamé.

(*à Co-*

(*à Colombine*)

Bonjouri, servanti.

LE DOCTEUR

Ah, ma foy ils sont gaillards.

ARLEQUIN.

Paillards vous même, aga.

LE DOCTEUR.

Je dis gaillards.

ARLEQUIN.

(*à Pascariel*) (*à Mezetin*)
(*à Pierrot*) (*& à Polichinel*)

Macacoüia, macacoüe, macacoüi, dansata, dansate, dansati.

LE DOGTEUR.

Voilà a, e, i, je ne sçay pas quand viendront o, & u.

Les Egyptiens tournent en dansant autour du Docteur, d'Isabelle, & de Colombine, desorte qu'ils passent entr'eux, & quand Arlequin passe proche d'Isabelle, il luy dit bas.

(*bas*) ARLEQUIN.

Je suis Arlequin.

ISABELLE.

(*bas*)

Ah, Colombine, c'est Arlequin qui veut me parler.

COLOMBINE

(*bas*)

Il vient bien à propos : comme il est plein d'intrigues, il en trouvera peut-estre quelqu'une pour tirer son maistre du garde-manger.

AR-

ARLEQUIN *au Docteur.*

Moëo m'appello Macacoüo, & dito la bonaventuro à voüo, si leo vouleto.

LE DOCTEUR.

Enfin voilà l'o, il ne manque plus que l'u, vous me direz la bonne avanture si je le veux? oüy, oüy, je le veux bien, Monsieur. Macacoüo.

ARLEQUIN *dit à Pascariel.*

Macacoüa prena la mana gaucha de monsieura; Macacoüé prené la mané droitté de Monsieuré; Macacoüi preni la pieti gauchi de Monsieuri: & Moëo Macacoüo regardero les dento, & touto le visagio de Monsieuro.

(*Ils font ce qu'il dit, & luy continuë*)

ARLEQUIN.

Monsieuru, voüu estu, bourru, fourbu, dissolu, goulu.

LE DOCTEUR.

Enfin voilà l'u venu.

ARLEQUIN *continuë & dit en prenant la bourse du Docteur.*

Monsieuru, voüu estu malotru, tortu, malbattu, rompu.

Le Docteur s'appercevant qu'on luy prend sa bourse se debarasse d'eux & dit.

LE DOCTEUR.

Monsieur a, e, i, o, u, je me suis apperceu, que vous m'avez deceu, c'est à dire qu'auprés de vous ma bourse a disparu, &

si

si vous ne me la rendez, vous serez confondu, tondu, pendu, vous ne valez pas un quart d'ecu Monsieur a, e, i, o, u.

ARLEQIN *lui rendant sa bourse chante ces deux Vers tirez d'Atys Acte 3. Scene 2.*

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Ah, Monsieur, il est vray que j'ay pris vôtre bourse. C'est mon talent, ne seroit-ce pas conscience de laisser un si beau talent en friche?

LE DOCTEUR *à part.*

Je ne trouve pas cela extraordinaire, car il faut toûjours se defier de ces sortes de gens.

(à Arlequin)

Monsieur a, e, i, o, u, dittes, je vous prie, la bonne avanture à ma fille & à Colombine.

ARLEQUIN.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Dites la leur en particulier, car elles ne veulent pas que je sçache tout.

Arlequin prend la main d'Isabelle pendant que les autres Egyptiens amusent le Docteur par leurs plaisantes postures.

ARLEQUIN *bas & vite.*

d'Isabelle.

Mon maistre m'a dit de vous venir dire, u'il vous aime toûjours, que si vous ne l'ai-

mez pas, il ne s'en ſoucie gueres... non, je me trompe, c'eſt le contraire que je veux dire... & ainſi... car... puiſque... c'eſt pourquoy...

COLOMBINE *bas.*

Rengaines ton compliment, nous avons veu tou maiſtre depuis qu'il t'a donné ordre de venir parler à ma maiſtreſſe.

ISABELLE.

N'importe, Colombine, laiſſes parler Arlequin de l'amour de ſon maiſtre pour moy, cela me fait un ſi grand plaiſir que....

COLOMBINE *bas.*

Et cependant vous manquerez l'occaſion de faire ſortir de ſa cage ce malotru d'amoureux. Laiſſez moy faire, Mademoiſelle, je ſuis plus ſage que vous.

ARLEQUIN *bas.*

Hé bien qu'eſt-ce qu'il a!

COLOMBINE *bas.*

C'eſt que ton maiſtre eſt venu nous voir & a fait apporter ici un grand ſoupé; le diable de Docteur eſt venu lorſque nous y ſongions le moins, deſorte que nous avons eſté obligées de mettre le ſoupé, & ton maiſtre (le ſoupé, tu m'entends bien) dans cette armoire comme dans un lieu de ſureté. Le Docteur nous a demandé à manger, & nous luy avons dit que, comme nous ne l'attendions pas, nous n'avons rien preparé.

ARLEQUIN *bas.*

Quoy? il y a là dedans de quoy ſouper?

CO-

COLOMBINE *bas.*

Oüy, il y a là dequoy ſouper, ton maiſtre y eſtauſſi.

ARLEQUIN *bas.*

Mon maiſtre n'eſt pas le principal ; mais, diable ! c'eſt le ſoupé, il faut y mettre ordre & au plûtoſt de peur qu'il ne ſe moiſiſſe.

(*Il parle au Docteur*)

Monſieur, cela eſt fait. Elles ſeront contentes de moeo macacoüio. Pour vous Monſieur, j'ay connu tantoſt dans vôtre bouche que vous aviez grand appetit, c'eſt pourquoy je vous conſeille d'aller ſouper, & ſi vous voulez j'auray l'honneur de vous accompagner.

LE DOCTEUR.

Seigneur Macacoüio, vous feriez maigre chere, car nous n'avons rien à ſouper.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien ? hé bien vous n'avez qu'à avoir quelque choſe, nous ſommes en bonne ville.

LE DOCTEUR.

Il eſt trop tard pour cela.

ARLEQUIN.

Hé ſi, vous vous moquez de moy. Quoy vous ne connoiſſez pas Macacoüio ? vous ne ſçavez pas que je ſuis un prodige ? *Chio ſono un huomo ſtra ordinario ?* Que je devine non ſeulement le paſſé ; mais encore que je ne ſçay rien de l'avenir... Non, non ce n'eſt pas cela que je veux dire... enfin ſçachez qu'en moy (tenez regardez-moy bien) ſça-

chez qu'en moy eſt renfermée la puiſſance des plus grand magiciens.

(*Il dit vite ce qui ſuit*)

Je puis, par exemple, vous faire lire ſans chandelle en plein jour. Je puis vous faire aller de Paris à Rome en une heure, pourveu que vous marchiez aſſez vite pour cela. Je puis vous reſſuſciter ſi vous voulez mourir, pourveu que vous ayez aſſez de forces & de vie pour faire ce que je vous ordonneray; je puis vous faire devenir grand-Seigneur, pourveu que vous vous faſſiez Chirurgien. Je puis vous rendre bien venu auprés de tout le monde, pourveu que vous ayez aſſez d'argent pour en donner beaucoup à tous ceux que vous verrez; Je puis vous faire tuer qui vous voudrez impunement, ſans craindre la juſtice, pourveu que vous vous faſſiez Medecin. Je puis vous faire aimer de toutes les Dames, pourveu que vous leur diſiez bien à propos qu'elles ſont belles. Je puis vous faire bâtir de ſuperbes Palais, ſans aucune depenſe, donner de ſanglans combats ſans répandre une goutte de ſang, ſi vous ſçavez bien faire des Romans; Je puis...

LE DOCTEUR.

Vous pouvoirs, Seigneur Macacoüo, ſont grands dans vos promeſſes, mais les conditions que vous y joignez les rendent peu utiles.

ARLEQUIN.

Mes pouvoirs ſont de peu d'utilité! Ah vous m'offenſez, inſolent perturbatur du re-

repos public de mes authoritez. Voulez-vous voir une preuve inconteſtable de ma puiſſance ? Vous n'avez pas ſoupé, n'eſt il pas vray?

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien à ſouper, n'eſt-il pas encore vray ?

LE DOCTEUR.

Cela eſt encore vray.

ARLEQUIN.

Voyez comme je devine tout. Vous avez grande envie de ſouper, avoüez le moy.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray, je l'avoüe.

ARLEQUIN.

Hé bien que diriez-vous, ſi je vous faiſois trouver ici quelque part, par exemple, dans cette armoire dequoy manger vôtre ſou, gourmand que vous étes ?

LE DOCTEUR.

Je vous en défie.

ARLEQUIN.

Vous oſez me défier !

Ton inſolence
Temeraire vieillard, aura ſa recompenſe.
Ces Vers ſont du Cid.

La voicy ta recompenſe, c'eſt un bon ſoupé dans cette armoire. (*il appelle*) macacoüa, macacoüé, macacoüi, ouvrata preſtamente l'armoiri, & apporta, le plate, que vous y trouveri.

Les Egyptiens ouvrent l'armoire & en tirent les trois plats, & Arlequin dit au Docteur.

Hé bien qu'en dites-vous, Docteur, en ſçavez vous autant faire avec vôtre Doctorat ?

LE DOCTEUR.

Seigneur Maracoüo, je n'en attendois pas tant de vous.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas aſſez, je veux que vous voyiez le diable qui me rend ce ſervice, allons.

ISABELLE.

Ah je vous en prie, ne faites point paroiſtre une ſi horrible creature, vous nous feriez mourir de peur.

COLOMBINE.

Seigneur Macacoüo, faites-le paroiſtre joly, ſi cela ſe peut.

LE DOCTEUR.

Sur tout qu'il n'ait point de cornes.

ARLEQUIN.

Craignez-vous que vous prenant pour ſon ſemblable, il ne vienne luitter avec vous ?

ISABELLE *faiſant ſemblant d'avoir peur.*

Seigneur....

COLOMBINE *faiſant ſemblant d'avoir peur.*

Monſieur Macacoüo...

ARLEQUIN

Allez, canaille terrestre, j'ay pitié de vous.

Il se tourne du côté de l'armoire & chante ce quatre Vers imitez d'Atys Acte 5. Scene 2.

Toy, qui portes par tout & la rage & l'horreur,
Cesse de demeurer dans cette armoire sombre,
Viens manger avec moy ce soupé cuit à l'ombre,
Et sur tout fais icy moins de mal que de peur.

Octavio sort de l'armoire se cachant le visage d'une main, & tenant un pistolet de l'autre. Le Docteur, Isabelle, & Colombine s'enfuyent. Arlequin, Pierrot, Mezetin, Pascariel, & Polichinel fuyent aussi d'un autre côté avec les plats, & Octavio les suit.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul & triste.*

IL n'y en a pas un de vous, Messieurs, qui ne pense aprés m'avoir veu emporter un si bon soupé, que je viens de faire la meilleure chere du monde, vous vous trompez, je n'ay pas mis un seul morceau dans ma bouche..

(*Il change de ton de voix*)

Vous me direz, pourquoy donc, Arlequin, as-tu été si sobre? qui t'a pû empêcher de profiter d'une si favorable occasion, toy qui es si gourmand?

(*Il se répond*)

Je m'en vais vous le dire.

(*Il change de ton*)

Est-ce que tu as fait tomber les plats par terre, car tu es assez balourde pour cela?

(*Il se répond*)

Non, Messieurs, ce n'est pas cela, C'est.....

(*Il change de ton*)

Est-ce que tu n'avois pas faim?

(*Il se répond*)

Hé non, Messieurs, laissez-moy vous répondre, je vous en prie.

(*Il change de ton*)

Est-

Est-ce que tu ne trouvois pas les viandes bien appreſtées ?

(*Il ſe répond*)

Helas non, encore une fois de par tout les diables laiſſez-moy donc vous répondre, car vous ne le devinerez jamais.

(*Il change de ton*)

Hé bien dis-donc vîte.

(*Il ſe répond*)

M'y voilà, écoutez ; à peine avons-nous eſté hors de la maiſon du Docteur, & bien fournis, comme vous avez pû voir, que quatre grands coquins de garçons du Traitteur qui avoit preſté le ſoupé ſont venus au devant de nous, & nous ont dit avec une civilité tuante, Meſſieurs vous étes trop chargez, nous vous allons ſoûlager. Ha Meſſieurs, leur ai-je dit, nous allons bien-toſt nous delivrer de nôtre charge, vous prenez trop de ſoin de nos affaires. Ces quatre grands pilliers de cuiſine, qui n'entendoient pas raillerie, nous ont donné à chacun un ſoufflet en même-temps ; auſſi-toſt nous avons mis chacun une main à nôtre joüe, pour ſecourir charitablement la partie affligée. Les valets traitans ont pris cette occaſion de l'abſence d'une de nos mains, & ſe ſont emparez des plats, en nous diſant pour tout motif de conſolation, que ces viandes n'étoient pas payées, que mon maître étant debiteur d'une grande ſomme envers le Traitteur, ils avoient été querellez par luy de ce qu'ils avoient accordé à Octavio

ces plats en l'abſence de leur maiſtre, parce qu'il vouloit que mon dit maiſtre écoutez bien cecy, parce qu'il vouloit que mon dit maiſtre payaſt dans la ſuite tout ce qu'il prendroit avant que de s'en ſervir : que cependant ſi nous avions de l'argent pour payer ce feſtin, il eſtoit fort à nôtre ſervice. Moy irrité de ce compliment, & me ſentant monter la fureur aux talons ; (je veux dire à la teſte) j'ay tiré . . . (le dirai-je ?) j'ay tiré . . . (ah Meſſieurs encore une fois le dirai-je ?) j'ay tiré mon petit doigt, je l'ay lancé avec un courage digne de moy dans un de ces plats, & aprés l'avoir trempé dans la ſauſſe d'une maniere intrepide, j'ay voulu le porter à ma bouche, pour la conſoler par ce petit rafraichiſſement du malheur qui luy arrivoit ; mais ces cruels, ces inhumains, ces *Barbara*, *celarent*, *dary*, *ferio*, *baralipton*, m'onte empêché d'executer cette action d'humanité, & ainſi de toutes les parties de mon corps il n'y a que mon petit doigt qui a ſoupé,

(*il le regarde*)

Le voilà le petit drolle, vous avez ſoupé, mon amy ?

(*il le frappe*)

Allez-donc vous coucher. Ah quelle miſere d'eſtre le valet d'un maiſtre qui n'a que de la pauvreté pour toutes richeſſes, & avec cela qui eſt extrememement amoureux ! *Voler far l'amore, è non havere danari, è voler danzare, ſenzo gambe. Idenari ſono lo ſtromento*

diſtro-

distromenti. Oüy je le dis encore une fois en François comme en Italien. Vouloir faire l'amour & n'avoir point d'argent, c'est vouloir danser sans jambes, l'argent est l'instrument des instrumens, avec l'argent on fait bien des choses, je n'en ay point de l'argent & je ne vois aucun moyen d'en avoir. Pauvre Arlequin! Tu sers pour ton pain encore est-il bien bis. Mon maistre, pour me consoler, me dit quelque fois, ne te mets pas en peine, quand tu m'auras servi longs-temps, je te feray apprendre à lire, puis à écrire; ensuite je te chercheray chez quelque Sous-Fermier quelque bonne Commission, que je ne manqueray pas d'obtenir par le moyen de certaines Dames bien-faisantes, qui ont grand credit pour cela, & ainsi Supputons. J'ay 35. ans, il dit qu'il songera à me recompenser, quand je l'auray servi longs-tems; c'est à dire, par exemple, douze ans; prenons 12. ans, 35. & 12. c'est 47. il me faudra trois ans pour apprendre à lire; moy qui ay aimé jusqu'à present à mettre la division par tour, j'auray bien de la peine à assembler mes lettres. 47. & 3. c'est 50. je serai dix ans à apprendre à ecrire en perfection, la belle écriture est bien necessaire; la capacité se mesure beaucoup à present par l'écriture; c'est le passe-partout de la plupart des Bureaux. Mais comme depuis ma jeunesse j'ay accoûtumé mes mains.

(*il met ſa main dans la poſture d'un homme qui prend*)

à faire cela ; j'auray bien de la peine à les accoûtumer à faire ceci.

(*il imite un Ecrivain*)

Et ainſi 50. & 10. c'eſt 60. il me faudra, pour apprendre l'Arithmetique, autant de temps que pour apprendre l'écriture ; parce que je ſuis ſi accoûtumé à prendre ſans compter, que j'auray bien de la peine à quiter cette habitude. Voilà 70. ans. Mon maiſtre ſera enſuite bien trois ou quatre ans à m'obtenir cette Commiſſion ; car j'auray bien des competiteurs : le monde, ce ſemble, n'eſt preſque compoſé à preſent que de Commis qui cherchent, de Commis qu'on revoque, & de Commis qui craignent eſtre revoquez. Ajoûtons 4. à 70. voilà 74. ans. Bon Commis pour l'autre monde ! Il me faudra donner le pot de vin *All'amica del padrone della detta Commiſſione*, c'eſt à dire un preſent à l'amie du Sous-Fermier, car cette amie n'eſt pas amie pour rien. Ce pot de vin, ce preſent c'eſt la premiere année du revenu de la Commiſſion. Je joüiray peut-être de la ſeconde ; mais Madame l'amie aura beſoin la troiſiéme année de quelque habit de conſequence ; pour le trouver, il faudra faire un mouvement dans les Commiſſions ; pour faire ce mouvement on ne manquera pas d'oſter Arlequin, comme une vieille cheville qui ne peut plus ſervir. Et voila à quoy ſe reduiſent tous les fruits d'une recompenſe attenduë

duë depuis si long-temps. *O infelice Arlechino!* O pauvre Arlequin que tu es malheureux!

SCENE II.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

AH, Arlequin, je te cherche.

ARLEQUIN.

Moy, je ne vous cherche pas; car je perdrois mes peines, vous n'avez pas de quoy les payer....

OCTAVIO.

Dequoy te plains-tu? tu es d'une bien mauvaise humeur!

ARLEQUIN.

Marchand qui perd ne peut rire. J'ay perdu un certain soupé...

OCTAVIO.

Console-toy, il t'en viendra un meilleur.

ARLEQUIN.

Il viendra un meilleur soupé? Son voyage ne sera pas si-tost fait, car je croy qu'il est encore bien loin d'icy. Je vous avouë de bonne foy, Monsieur, que je suis las de vous servir... je vous prie de me dire une chose; m'avez-vous donné un seul double depuis que je suis à vôtre service?

OCTAVIO.

Il est vray que je ne t'ay rien encore donné;

ne; mais dequoy te mets-tu en paine, tes gages courent toûjours.

ARLEQUIN.

Belle conſolation! mes gages courent toûjours, dites-vous? ma foy elles courent ſi vîte que je ne les ſçaurois attraper.

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui t'habille?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous habille auſſi tous les matins?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te nourris.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous nourris auſſi? qui eſt-ce qui vous apporte à boire & à manger, quand vous eſtes à table, ſi ne n'eſt moy?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te donne un lit pour te coucher?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui fais le vôtre?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te loge?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous ouvre la porte pour vous faire entrer au logis? *Vedete un poco, jo non havena encora fatte toutte le queſte refleſſioni.* Oüy j'ay grand tort d'avoir attendu ſi tard à faire toutes ces reflexions.

OCTATIO.

Arlequin, ſans tant diſcourir, ſers ſeulement

ment mon amour, & ta fortune eſt faite.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne ſuis point intereſſé ; je vous fais l'honneur de vous aimer plus que vous ne penſez. Laiſſez-moy ſeul icy pour ſonger à ce que vous ſouhaittez de moy.

OCTAVIO.

Tu veux eſtre ſeul ?

ARLEQUIN.

Oüy, je veux eſtre ſeul, afin de n'avoir point de détractions.

OCTAVIO.

Tu veux dire, diſtractions. Hé bien, je te laiſſe ſeul, puiſque tu le veux.

SCENE. III.

ARLEQUIN *ſeul.*

(*il ſe promene en révant, pour chercher quelque intrigue, puis il s'areſte & dit*)

NOn cela ne vaut rien ... mais ſi je mettois le feu à la riviere ... non, je ne ferois que de l'eau

(*il s'endort*) (*il s'excite*)

toute claire ..... ſi vous dormez, Arlequin; allons, éveillez-vous, bel

(*il ſonge*)

endormy ..... voicy une autre intrigue qui ne ſera pas mauvai-

(*il s'endort*)

ſe ..... oüais, vous dormez encoer,

core, ah je vais bien vous éveil-
(*il se chatoüille*)
ler . . . . . ah, ah, ah, ah, ah, ah . . .
hé bien avez-vous encore envie de dor-
(*il songe*)
mir? ah ma foy, non . . . . . raisonnons
un peu sur la nouvelle fourberie que
(*il s'endort, puis il se bat pour s'eveiller*)
je medite. . . . . dormirez-vous en-
core? dormirez-vous encore? non,
(*il s'endort*) (*il s'endort*)
Monsieur; non, Monsieur, je ne dormiray plus.

Il chante ces Vers d'Atys Acte 3. Scene 3.

Mais le sommeil vient me surprendre,
Je combats vainement sa charmante douceur,
Il faut laisser surprendre
Les troubles de mon cœur.
(Il se couche & s'endort)

SCENE IV.

UN MAGICIEN. ARLEQUIN.

ARlequin estant endormi, un Magicien entre sans rien dire faisant des cercles en l'air autour du Theatre, ensuite autour d'Arlequin; puis on voit des éclairs, & on entend des tonnerres ce qui éveille Arlequin.

AR-

ARLEQUIN *s'éveillant, bâillant, s'allongeant, & se frottant les yeux, dit,*

Quel bruit ! Quel tintamarre ? Je pense que tous les carosles de la ville ont roulé sur le fonds de mon lit.

(*il voit le Magicien.*)

Ah ! qu'est-ce cy ? quel gros chat-huan!

LE MAGICIEN *faisant des grimases.*

Qui dites-vous que je suis, mon amy?

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne sçay pas bien ; mais n'estes vous point quelque Marchand de vilains Masques pour le Carnaval ; car vous en venez de montrer qui sont horribles.

LE MAGICIEN.

Je suis Magicien.

ARLEQUIN.

(*à part*)

Vous estes un Magicien ! Ah l'heûreuse rencontre pour moy ! il faut que je le prie de m'apprendre quelques petites diableries utiles, car si j'ay pû tantost délivrer si à propos mon maistre, n'estant que faux Magicien, il n'y a rien que je ne puisse faire dans la suite, si j'en deviens un veritable.

(*au Magicien*)

Sçavez-vous bien de jolies choses ? la .... hé la ....

LE MAGICIEN.

Je sçay faire tomber la grêle, souffler les vents, exciter les tempêtes, & mettre tout

tout le monde ſans deſſus deſſous, quand je le voudray.

ARLEQUIN.

Il ne m'en faut pas tant, Monſieur le diable; mais puiſque vous ſçavez tant de choſes. Sçavez-vous bien qui je ſuis?

LE MAGICIEN.

Vous? vous eſtes Arlequin, vous aimez Colombine, Colombine vous aime, vous ſervez un maiſtre qui s'appelle Octavio; il aime Iſabelle fille du Docteur, Iſabelle l'aime; mais le Docteur ne veut pas la marier avec luy. De plus vous avez fait mille fripon.....

ARLEQUIN.

Ah treve à la ſcience. Ne dites pas tout, je vous prie, car voila bien du monde qui nous écoute; il y a de certaines choſes qu'il n'eſt pas neceſſaire que tous ces gens-cy ſçachent.

LE MAGICIEN.

Par exemple, cette bourſe que vous avez coupée, ces baſtonades que vous avez receuës, quand.....

ARLEQUIN.

Ah Signor mago baſta. En voila aſſez, je ne doute point de vôtre ſcience. Je voudrois ſeulement avoir d'auſſi grandes marques de ce que vous pouvez, que j'en ay de ce que vous ſçavez; Par exemple, pourriez-vous me donner quelque moyen pour m'aider dans le deſſein que j'ay de faire reüſſir le mariage

riage de mon maistre avec Isabelle, & de Colombine avec moy ?

LE MAGICIEN.

Il n'y a rien de si facile. Vous allez voir.

Il fait des grimaces, des tour, des cercles, ensuite il frape des deux côtez du Theatre, & deux demons en sortent, dansent avec luy, puis, aprés luy avoir donné deux bagues ils se retirent. Le Magicien parle à Arlequin, & luy dit

Teñez ces deux bagues, il y en a une pour vous & une pour vôtre maistre. Voicy leur vertu. Celuy qui en aura une pourra faire tout ce qu'il voudra, par exemple, faire paroistre l'Enfer, faire venir les diables, les envoyer ça & là, & prendre quelle forme il jugera à propos.

ARLEQUIN.

Quoy, on pourra avec une de ces bagues prendre quelle forme on voudra ? quoy si je veux paroistre une montagne, je paroistray une montagne ? si je veux paroistre un melon, je paroistray un melon ?

LE MAGICIEN.

Cela est tres-sur. Voulez-vous en faire l'épreuve sur moy ? voulez-vous que je prenne quelque horrible forme ?

ARLEQUIN.

Oüyda, je le veux bien. Prenez, par ex-

exemple, la forme d'un garçon Traitteur ; c'eſt une figure bien deſagreable que celle là.

LE MAGICIEN.

(*il ſe met la bague au doigt*)

ARLEQUIN *le prenant pour un garçon Traiteur & ſe mettant en colere dit*

ARLEQUIN.

Ah ſcelerat ! te voila donc toy qui m'as fait ſouper par cœur ! ah il faut que je me venge, tu te ſouviendras toute ta vie des plats que tu

(*il bat le Magicien*)

m'as arraché cruellement des mains .....

LE MAGICIEN *ayant de la peine à ôter la bague dit*

Attendez, attendez.... diable comme vous frappez !

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur le Magicien, on ne ſçauroit aſſez vous recompenſer d'un ſi beau ſecret. Il n'y a perſonne icy qui ne vous ait pris pour un veritable garçon Traiteur. Monſieur ?

LE MAGICIEN.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Ils eſtoient quatre garçons Traiteurs, ſi vous vouliez prendre ſucceſſivement la forme des trois autres.

LE MAGICIEN.

Ce que je viens de faire ſuffit pour vous prouver la vertu de ces bagues. Adieu faites-en vôtre profit.

SCE-

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

JE feray ensorte d'en profiter mieux que luy, & sur tout j'auray soin de ne point prendre la forme d'un garçon Traiteur, car elle est de tres-mauvais augure.

(*il s'en va*)

SCENE VI.

LE DOCTEUR *seul.*

J'Ay eu tantost peur de la magie de nos Egyptiens bien mal à propos, ou je suis fort trompé; car je croy que ces Magiciens sont des fourbes, & que le diable enfermé dans l'armoire, n'est autre chose que quelque diable d'intrigue amoureuse. Ce diable-là ressembloit fort à Octavio. Il faut absolument que je sçache ce qui en est. Il me vient dans l'esprit un stratagême qui m'aydera à connoistre la verité. Appellons Colombine.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

COlombine?

CO-

COLOMBINE.

Que vous plaiſt-il, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

Que fait ma fille ?

COLOMBINE.

Ce que fait vôtre fille ? Monſieur, tantoſt elle pleure, tantoſt elle ſe plaint, tantoſt elle tient ſes yeux attachez ſur le carreau une bonne heure ſans rien dire. Voilà, Monſieur, ſes plus ordinaires occupations.

LE DOCTEUR.

Et tout cela, parce que l'amour qu'elle a pour Octavio la tourmente ?

COLOMBINE.

Et tout cela, parce que vous reſiſtez à cet amour.

LE DOCTEUR.

Ca, parle-moy ſincerement, Colombine, ſçais-tu bien garder un ſecret ?

COLOMBINE.

Hé où en ſeriez-vous, Monſieur, ſi je ne ſçavois pas garder un ſecret, aprés la vie que vous menez tous les jour ? voyez-vous, Monſieur, j'ay une langue qui vaut un treſor: Elle eſt diſcrete...il faut voir. Je la tourne plus de dix fois dans ma bouche avant qu'elle oſe prononcer une ſeule parole.

LE DOCTEUR.

Je le veux croire. C'eſt pourquoy, je m'en vais te dire une choſe qui te va ſurprendre, qui eſt tres-veritable, & qu'il te faut bien donner de garde de reveler à ta maiſtreſſe. Ecoute-donc. Il faut que tu ſçaches, que,

ſi

si j'ay paru resister au mariage d'Octavio avec Isabelle ma fille, je l'ay souhaité en moy-meme autant qu'elle; parce que la tendresse que j'ay pour cette pauvre enfant est si grande, que je me feray toûjours une cruelle violence, quand je seray obligé de ne pas consentir à ce qu'elle desire. Oüy, Colombine, je ne puis m'empêcher de verser des larmes, quand je songe à ses peines. Ah ..... ah! ..... *il pleure.*

COLOMBINE.

Eh fi donc, Monsieur, comme vous pleurez? Vous me ferez éclater de rire.

LE DOCTEUR.

Tu sçauras donc, Colombine, que si je lui ay resisté dans la passion qui luy cause tant de chagrin, c'est que j'ay remarqué qu' Octavio a autant d'indifference pour elle, qu'elle a d'amour pour luy, & que c'est un coquet qui ne la distingue d'aucune des autres filles à qui il en conte. Quand on aime veritablement, a-t-on autant de tiedeur qu'il en fait paroistre? s'est-il servi d'aucun stratagême pour la venir voir, comme font ceux qui aiment avec ardeur? témoigne-t-il aucun empressement pour luy parler, quand une occasion favorable s'en presente? &, pour t'ouvrir mon cœur sans déguisement; sçache que bien des fois j'ay voulu lui donner des occasions pour voir s'il avoit une sincere tendresse pour ma fille, sans que je me sois apperceu qu'il ait daigné en profiter. Aprés cela n'ai-je pas lieu de croire que c'est un hom-

homme qui ne demande qu'à épouſer mes écus, & non pas ma fille ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, voila parler comme il faut. Il eſt bien vray ce qu'on dit, que l'on eſt ſouvent mal d'accord, parce qu'on ne s'entend pas. Si vous m'euſſiez fait connoiſtre plutoſt vôtre penſée, vous nous auriez bien épargné des peines.

LE DOCTEUR.

(*à part*)

Nous y voila, ou je ſuis bien trompé. Que veux-tu dire par là Colombine ?

COLOMBINE.

Je veux dire, Monſieur, qu'Octavio aime ma maiſtreſſe autant qu'on la peut aimer ; il n'épargne rien pour elle. Pour ce qui eſt des occaſions de la voir & de l'entretenir, il n'en laiſſe paſſer aucune, ſans en profiter.

LE DOCTEUR.

J'ay de la peine à te croire, Colombine, car je m'en ſerois apperçeu.

COLOMBINE.

Vous avez de la peine à me croire ?

LE DOCTEUR.

Oüy.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, Monſieur, qu'il a bien ſçeu ſe ſervir de toutes les occaſions qui ſe ſont offertes à luy pour voir ma maiſtreſſe. Par exemple. (Car je vais vous dire tout, je n'auray point de reſerve pour vous,

vous, puisque vous n'en avez point eu pour moy. Par exemple, vous aviez dit que vous ne souperiez pas hier icy. Il l'a sçeu (je ne sçay pas comment) & est venu icy avec un soupé qui m'a paru fort ragoutant. Vous estes survenu là-dessus, nous l'avons renfermé avec son soupé dans l'armoire, & c'est lui que son valet sous la forme d'Egyptien a fait sortir sous la forme d'un diable. Aprés cela peut-on douter de son amour? Avons-nous veu aucun amant qui se soit transformé en diable pour sa maistresse?

LE DOCTEUR.

Quoy! c'estoit Octavio?

COLOMBINE.

Oüy, Monsieur, luy-même.

LE DOCTEUR.

Ah graces au Ciel, me voilà éclaircy de mon doute! Ecoute un autre langage, Colombine, & ne l'oublie jamais; c'est que si je trouve Octavio icy. *Primò*, je feray mettre ma fille entre quatre murailles, comme une desobeïssante aux ordres de son pere. *Secundò*; Je te feray foüetter & fleurdeliser par la ville, comme une trafiqueuse infame des pernicieux desseins de ceux qui debauchent les filles. *Tertiò & ultimò*. Je feray prendre Octavio, comme un voleur de ce qu'il y a de plus precieux dans les maisons des honnestes gens. Mets bien dans ta teste ces trois predictions; toy foüettée & fleurdelisée, ma fille enfermée, & Octavio pendu. C'est un reste de confidence que je te fais, & que je

ter permets de dire à tout le monde, *ſans tourner dix fois ta langue*, diſcrette dans ta bouche. Fais un bon uſage de cét avis.

SCENE VIII.

COLOMBINE *ſeule.*

CE Docteur-là en ſçait bien long. Quelle trahiſon ! Fiez-vous aprés cela aux hommes. Qui n'euſt eſté trompé auſſi bien que moy ! oüy, je le dis, je ne me fieray jamais à aucun homme. Ces fourbes trompent les femmes de toutes manieres. Ah, quel plaiſir auſſi pour les femmes, lors qu'elles les peuvent tromper ?

SCENE IX.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABE*LLE effaré.*

AH, Colombine, dis-moy, ne ſçais-tu point quelle raiſon excite mon pere à me montrer tant de fureur ? il m'a menacée avec des termes qui me ſont encore trembler.

COLOMBINE.

C'eſt qu'il a ſçeu qu'Octavio eſt le diable qui eſt ſorti de l'armoire.

ISABELLE.

Ah que dis-tu-là, Colombine ?

COLOMBINE.

Je dis ce qui n'eſt que trop vray. Ma foy,

vous serez bien habile, si vous pouvez à present *mollifier* le cœur de vôtre pere.

ISABELLE.

Colombine, je me consoleray aisément de tout ce qui me peut arriver, pourveu que je sois toûjours assurée qu'Octavio m'est fidele, rien ne peut m'affliger aprés cette assûrance. Que tout le monde me haïsse, je ne m'en soucie pas, pourveu qu'Octavio m'aime.

COLOMBINE.

Tout cela c'est du jargon d'une amante qui ne sçait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait. Ma foy le plus sûr sera de vous laisser raisonner à vôtre mode, & moy d'agir à la mienne. Il faut à present de l'action, Mademoiselle, il faut que vous épousiez Octavio avant que la journée soit passée, ou bien vous estes en danger de ne l'épouser, & de ne le voir jamais. Allez, entretenez-vous toûjours de douces idées, de tendresse, de constance, de fidelité, de charmes, & autres babiolles semblables, qui sont tant de vôtre gousst, pendant que je m'occuperay d'actions efficaces, pour vous rendre heureuse.

ISABELLE.

Ah, Colombine, que je te suis obligée!

COLOMBINE.

Du moins, ne gâtez rien par vos manieres précieuses, & secondez-moy le plus que vous pourrez. Je vous le dis encore une fois, vous courrez risque de ne vous marier jamais, & moy par consequent je suis fort en danger

de n'avoir point de preſent de nopces, & c'eſt, à vous dire le vray, ce qui me tient extremement au cœur, car c'eſt tout l'avantage que je puiſſe pretendre de vous, ou d'épouſer quelque Cuiſtre, car c'eſt le plus grand établiſſement que puiſſe eſperer la ſervante d'un Docteur auſſi avare que Monſieur le Docteur vôtre pere: encore ſi vous m'augmentiez mes gages, ou bien ſi vous me donniez vos vieux habits, ou les dentelles d'argent que vous faites brûler, pour vous acheter des gans & des coëffes, je me conſolerois un peu, & je n'enviſagerois pas avec tant d'ardeur le preſent de nopces; ce n'eſt pas pourtant que je ſois intereſſée..... mais enfin....

ISABELLE.

Va, va, Colombine, tu ne perdras pas tes peines avec moy, je te recompenſeray plus largement que tu ne penſes. Songe ſeulement à me rendre ſervice à preſent que tu vois que j'ay beſoin de ton adreſſe plus que jamais.

COLOMBINE.

*A*llons, allons, Mademoiſelle, j'y vais ſonger. Retirons nous; j'ay mes raiſons

(*à part*)

pour cela. *A*h vieux fourbe de Docteur, tu m'as attrapée; mais tu t'en repentiras.

SCE-

SCENE X.

ARLEQVIN *seul & tenant ses deux bagues.*

IL est temps de faire servir ces bagues à mes intrigues. Je puis à present, à ce que m'a dit le Magicien, avec un de ces deux anneaux prendre quelle forme je voudray. Voyons laquelle. Il s'agit de tromper un Docteur. *Ainsi* je suis d'avis de me changer en jolie femme. *Les* plus habiles font naufrage auprés de ces écueils... mais non, je ne réussirois pas; car il en a déja été si souvent attrapé, qu'il n'y fait plus bon sous cette forme... mais si....

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

AH, Colombine, te voicy!

COLOMBINE.

Je te cherchois, *Arlequin*; hé bien, qu'as-tu imaginé pour nôtre affaire? as-tu trouvé quelque invention pour faire réüssir le mariage de ton maistre avec ma maistresse?

ARLEQUIN.

Oüy, & je pourray faire réüssir toutes mes inventions avec facilité; car je suis dev[illegible]u

Magicien tout de bon, depuis que tu as eu l'honneur de me voir la derniere fois.

COLOMBINE.

Quoy ! tu es Magicien?

ARLEQUIN.

Si jo ſono mago, oüy je ſuis Magicien. Veux tu le voir ? tiens, voicy deux anneaux qui ont la vertu de faire prendre telle forme

(*on entend Paſcariel qui chante*)

qu'on veut. Par exemple ; voicy Paſcariel, divertiſſons-nous un peu à ſes dépens. Je vai mettre une des mes bagues, & je veux en la mettant paroiſtre la femme de Paſca-

(*il met cette bague*)

riel. Hé bien qu'en dis-tu ?

COLOMBINE.

Tu reſſembles à la femme de Paſcariel, comme un chat à une chatte.

ARLEQUIN.

Tiens, voilà l'autre bague, prens auſſi quelqu'autre forme.

COLOMBINE.

(*à part.*)

Oüyda, je le veux bien. Je vai me di-

(*à Arlequin*)

vertir auſſi d'Arlequin. Je veux en mettant cette bague paroiſtre un plumet beau, galland, & agreable ; hé bien, qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tu reſſembles à un plumet comme une canne à un oyſon.

SCE-

SCENE XII.

PASCARIEL, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PASCARIEL, *vient en chantant, & voyant que Colombine, qu'il croit un homme, embrasse Arlequin qu'il croit sa femme, il dit*

QUelle insolence! *Un galante che accarezza la mia moglie? Questo è molto impertinente!* Quoy je souffriray qu'un autre se familiarise jusqu'à ce point avec ma femme!

COLOMBINE *à Arlequin.*

Ah, Mademoiselle, que vous estes belle! que vous avez de charmes!

ARLEQUIN *à Colombine.*

Ah, Monsieur, que je vous ayme, quand vous me dites de si agreables choses!

PASCARIEL.

La mia moglie che abbracia questo insolente! diavolo, non è ungioco! Infame, scelerate, (*il bat Arlequin*) effrontée, tu fais des amitiez à un autre homme qu'à moy!

ARLEQUIN *crie.*

O hiemé! hé attendez, je vous prie, at- (*il a de la peine à ôter la bague*) tendez, attendez donc de par tous les diables.

PASCARIEL *à Colombine qu'il croit un homme.*

Vous, Monsieur le Damoiseau, je vous trouve bien hardi de venir icy corrompre le honnestes femmes! . . . . . & vous (*il se tourne vers Arlequin*)

(*reconnoissant Arlequin qui vient d'oster sa bague, il luy dit*)

Madame . . . . . ah c'est donc toy, Arlequin, n'as-tu point veu ma femme? . . . .

(*puis il se tourne vers Coolmbine, & dit en la reconnoissant*)

ah, ha, te voilà, Colombine; n'as tu point veu un insolent qui . . . . ah ils s'en sont allez,

(*ils'en va*)

il faut que je courre aprés eux.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VOilà déja une mechante metamorphose pour moy. Mais j'en medite une qui nous sera peut-être plus favorable.

COLOMBINE.

Eh? quoy? te vient-il quelque chose de bon dans l'esprit?

ARLEQUIN.

Ton maistre se pique de science; n'est-il pas vray?

COLOMBINE.

Ah il est sçavant comme les livres: il est Docteur enfin.

AR-

ARLEQUIN.

Et sçait-il lire ?

COLOMBINE.

Belle demande ! est-ce qu'il pourroit estre Docteur, s'il ne sçavoit pas lire ?

ARLEQUIN.

Cela étant, *jo voglio passar appresso di lui per un ottor celebre.* Oüy je vais faire l'habile homme, le consulter sur les plus belles, & les plus difficiles sciences ; comme sur l'Algebre, sur l'Ortographe ; enfin je veux qu'il croye que je suis un Auteur de la premiere classe ; & quand il le croira, je luy presenteray un ouvrage de ma façon en faveur du mariage.

COLOMBINE.

Hé es-tu assez habile pour cela ?

ARLEQUIN.

Si je ne suis pas assez habile, je suis assez effronté, & cela suffit. Va, va, Colombine, la pluspart des gens subsistent dans ce monde avec des mestiers dont ils font profession & qu'ils ne sçavent pas.

COLOMBINE (*on entend le Docteur qui appelle Colombine*)

Allons, sauvons-nous ; voicy mon maistre.

SCENE X.

LE DOCTEUR *seul.*

QUoy ? Elle n'eſt pas icy ? où peut-elle donc eſtre ? ma fille eſt à la maiſon ; mais je ſerois plus tranquille ſi ſa ſervante y eſtoit auſſi ; car je crains, quand elle eſt dehors, qu'elle ne ſoit allée porter quelque billet... ah qu'une fille à garder eſt un peſant fardeau !

SCENE XV.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR *appelle.*

COlombine.

COLOMBINE.

Plaiſt-il, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

Viens icy... D'où viens-tu ?

COLOMBINE.

Je viens du grenier, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Qu'y faire ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, je n'oſerois vous le dire devant tout ce monde.

LE DOCTEUR.

Je veux que tu me le diſes à preſent ; n'importe devant qui.

CO-

COLOMBINE.

Je viens d'y porter vos draps de cette nuit pour seich...

LE DOCTEUR.

Cela suffit.

COLOMBINE.

Mais, Monsieur; que j'acheve...

Va-t'en d'icy.

SCENE. XVI.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, *Auteur.*

LE DOCTEUR.

QUel homme est-ce cecy?

ARLEQUIN *faisant plusieurs reverences autour du Docteur.*

Signor, voi sete un huom dotto, come si dice; Monsieur, comme on m'a assuré, que vous estes un homme trés, moult, fort, extremement, beaucoup habile homme dans...

LE DOCTEUR.

Monsieur je sçay quelque chose, & c'est ce qui m'a procuré l'avantage d'estre Docteur.

ARLEQUIN.

Puisque vous estes Docteur, apparement vous aimez les sciences & les sçavans?

LE DOCTEUR.

J'aime les sçiences, & j'estime les sçavans;

ARLEQUIN.

Queſto è bene, *Signor*, Vous eſtes un honneſte homme de Docteur, puiſque vous eſtimez les ſçavans. Il faut toûjours eſtimer les ſçavans, Monſieur le Docteur ; c'eſt à dire mettre à haut prix leurs penſées, leurs paroles, tous leurs ouvrages, bien payer leur converſation & particuliérement leurs livres, quand ils vous en dedieront. Monſieur, j'ay l'honneur d'eſtre du nombre de ceux que vous eſtimez tant, & qui plus eſt, j'ay compoſé un livre que je viens vous preſenter, & c'eſt à vous que je le dedie.

LE DOCTEUR.

Monſieur, vous me faites bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Aſſurement c'eſt faire un grand honneur à un homme, que de luy dedier un livre ; nous autres *Auteurs* en ſommes ſi perſuadez, que nous croyons qu'on ne peut aſſez payer cét honneur. Il y a dans le monde un homme, qui m'a offert plus de mille écus pour m'engager à luy dedier mon ouvrage ; mais j'ay voulu vous preferer à luy, parce que j'ay bien crû que je ne perdrois rien au change. *Ainſi* . . . car . . . enfin, Monſieur, je vous donne la preference ; voyez ailleurs.

LE DOCTEUR.

Je ne ſuis pas aſſez riche pour vôtre ouvrage.

A R-

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne suis pas interessé, l'interest ne me fera jamais travailler a des ouvrages d'esprit, je ne suis point du nombre de ces Auteurs affamez, qui *Fami, non fame laborant*; & ainsi vous ne me donnerez rien, si vous voulez. Mais mon ouvrage est beau, Monsieur, & vaut beaucoup, & j'ay besoin de bien des choses necessaires à la vie; c'est pourquoy je ne croy pas qu'il sorte de ma boutique, sans avoir esté bien payé..... cependant je ne vous demande rien; car je sçay combien vous estes genereux, & que vos reconnoissances vont toûjours au devant de....de... enfin, Monsieur, mon ouvrage est beau.

LE DOCTEUR.

Dequoy traitte-t'il, Monsieur?

ARLEQUIN.

Il est fait en faveur de mariage.

LE DOCTEUR.

Pourrois-je le voir?

ARLEQUIN.

Oüy-da, Monsieur; je m'en vai vous le montrer.... tenez le voicy. (*il tire de sa poche des morceaux de papier chifonnez*)

LE DOCTEUR.

Quoy c'est-là vôtre livre!

ARLEQUIN.

Ce sont les broüillons. Je ne l'ay pas encore mis au net.

LE DOCTEUR.

Je penſois qu'il fut imprimé.

ARLEQUIN.

Vous penſiez qu'il fut imprimé ? oh, vous vous eſtes trompé. Je ne veux point ſonger à le faire imprimer, que je ne l'aye dedié, parce que j'eſpere que l'Epître Dedicatoire me vaudra dequoy fournir aux frais de l'impreſſion; car de tous les Libraires à qui je l'ay montré, il n'y en a pas un qui ait voulu en avancer la depenſe.

LE DOCTEUR.

Ah vos amis vous conſeillent-ils de le donner au public ?

ARLEQUIN.

Pas un, excepté un Medecin, qui me conſeilla de la faire imprimer, parce qu'il ſerviroit, dit-il, de ſomnifere à ceux qui le liroient & qui ne pourroient dormir. Quand je l'auray fait imprimer, je ne laiſſeray pourtant pas de dire dans la Preface, comme les autres Auteurs mes confreres, que mes amis m'ont arraché ma copie des mains, qu'ils l'ont donnée à un Libraire qui l'a fait imprimer malgré moy, & qu'enfin j'ay eſté obligé la voyant ſous la preſſe, d'y conſentir pour mon honneur ; parce que ſi je n'en avois pas examiné les épreuves, il s'y ſeroit pû gliſſer quelque faute qui auroit pû donner quelque grand ſoufflet à ma reputation.

LE DOCTEUR.

(*à part*) (*à Arlequin*)

Voilà un original. Monſieur, de quelle ſcien-

science faites-vous particulierement profession ?

ARLEQUIN.

De toutes, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

De toutes ?

ARLEQUIN.

Oüy de toutes, de toutes, de toutes ; j'ay trouvé depuis quelques jours un systeme nouveau si surprenant, & si extraordinaire, qu'il estonnera tout l'Univers, quand je l'auray mis au jour.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me le dire ?

ARLEQUIN.

Oüy, volontiers. Le voicy. Les sçavans jusqu'à present ont esté beaucoup divisez sur le mouvement du Soleil, de la *L*une & des autres planetes. *L*es uns ont dit, que le Soleil tourne autour de la terre, d'autres que c'est la terre qui se promene autour du Soleil ; *& cætera* ; c'est à dire & ainsi du reste. *Dico altramente* ; je dis toute autre chose moy ; Voicy mon systeme. Tout l'Univers n'est qu'une grande chambre, cette chambre n'est habitée que par une famille composée de six personnes, *L*a maison ; ce sont les Cieux ; le pere de la famille qui habite cette maison, c'est la planete que nous appellons Saturne ; la mere, c'est la terre ; Mars c'est le fils de la maison ; la *L*une est sa femme ; Venus la servante ; & Mercure, le valet. *L*e Soleil est le foyer, où il y a un feu continuellement allumé

mé pur tous les beſoins de cette famille.

LE DOCTEUR.

Hé comment expliquez-vous la nuit & le jour avec ce Syſteme ?

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de plus aiſé, rien de plus aiſé, Monſieur le Docteur. Nous avons le jour, quand la terre ſe chauffe de ce coſté-cy; car elle eſt fort frilleuſe : & quand elle ſe tourne pour ſe chauffer de l'autre coſté, nous avons la nuit.

LE DOCTEUR.

Quelle figure faiſons-nous donc dans ce monde ſelon vôtre Syſteme ?

ARLEQUIN.

Nous ſommes de petites vermines, qui ſubſiſtons de ce que nous pouvons attraper ſur la mere commune Madame la terre.

LE DOCTEUR.

Comment expliquez-vous les Eclypſes ?

ARLEQUIN.

Ah cecy eſt joly, & tout nouveau. l'*Eclypſe* du Soleil ſe fait, quand la terre penſant ſe chauffer, la Lune ſa brû vient ſe mettre devant elle pour luy faire dépit; car, comme vous ſçavez, les brûs, & les belles-meres ne s'accordent preſque jamais; la terre eſt quelquesfois ſur le point de donner quelque coup de pied dans le ventre à la Lune pour la faire ôter de devant elle; mais comme la Lune eſt ſouvent pleine; la terre, qui craint qu'elle ne le ſoit dans ce temps-là, n'oſe pas la maltraiter, de peur de luy faire faire une fauſſe

cou-

couche ; mais elle prend son temps une autre fois, pour se vanger, en se mettant aussi au devant de sa brû, & c'est ce qui fait l'*Eclipse* de la *Lune*.

LE DOCTEUR.

Je juge par la maniere dont vous venez de me parler de la pleine *Lune*, qu'il semble que vous croyiez, que pleine *Lune* n'est autre chose que *Lunne* & enceinte. Dites-moy donc, cela estant, ce que vous pensez que deviennent ses enfans.

ARLEQUIN.

Hé mais... ses enfans..... ce sont toutes les lunettes de differens estages, dont on se sert icy.

LE DOCTEUR.

(à part) *(à Arlequin)*

Quelle extravagance ! Monsieur, sçavez-vous faire des Vers ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je n'en sçay point faire, j'en sçay seulement vuider.

LE DOCTEUR.

Je vous demande si vous sçavez la Poësie, si vous estes Poëte.

ARLEQUIN.

Si je suis Poëte ? ah, j'ay fait depuis peu une Comedie, à laquelle il arriva un grand malheur.

LE DOCTEUR.

Quoy donc ?

ARLEQUIN.

C'est que les Comediens luy couperent la te-

teſte pour la garder, & jetterent ſon corps à la voirie.

LE DOCTEUR.

Comment entendez-vous cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il ne joüerent que le titre de ma piece, & laiſſerent tout le reſte, ſans en dire un ſeul mot, & enſuite, quand je voulus entrer *gratis* en qualité d'Auteur ; on me dit que je n'entrerois qu'à proportion de ma piece ; c'eſt à dire, qu'il y auroit une place pour ma teſte; mais à condition que je laiſſerois mon corps à la porte.

LE DOCTEUR.

Mais, parlons, je vous prie de l'ouvrage que vous voulez me dedier & que vous avez dans voſtre poche.

ARLEQUIN *tire un feuillet de ſa poche.*

Voicy le premier feuillet.

LE DOCTEUR.

Donnez-le moy, que je le liſe.

ARLEQUIN.

Ah point du tout, Monſieur. Il faut qu'un Auteur liſe luy-même ſon ouvrage, cela le fait plus valoir .... mais il a aſſez de merite par luy-même pour ſe ſoûtenir dans la bouche d'un autre. *Liſez*-donc, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Liſte generale des filoux, & leur diſtribution dans tous les quartiers de Paris ....

AR-

ARLEQUIN *luy arrachant le papier.*

Monsieur, ce n'est pas cela....

LE DOCTEUR.

Vous estes un fourbe : vous meritez, qu'au lieu que l'on a accourci le corps de vôtre Comedie, on allonge le vostre : c'est à dire, pour parler plus clairement, que vous meritez la potence.

SCENE XVII.

ARLEQUIN *seul.*

DEquoy diable, me suis-je avisé, de faire un *quid pro quo* si dangereux ! ma foy, de même qu'il faut que les menteurs ayent bonne memoire, il faut aussi que les fourbes fassent de grandes attentions.... mais voicy mon maistre.

SCENE XVIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE bien, as-tu, réüssi en quelque chose ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, avec le mestier d'Auteur on ne fait gueres bien ses affaires. C'est le mestier le plus ingrat de tous les mestiers...

SCENE XIX.

COLOMBINE, OCTAVIO, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

ARlequin, & vous, Monsieur Octavio, je viens vous donner avis que Monsieur le Docteur va sortir avec ma maistresse, pour luy achêter quelques livres, afin de la desennuyer; à ce qu'il dit. Vois, *Arlequin*, si tu ne pourras pas faire profiter ton maistre de cette occasion. Adieu. Je m'en vai, de peur qu'il ne me trouve icy avec vous.

SCENE XX.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE.....

ARLEQUIN.

Monsieur, je connois un *Libraire* icy proche, qui est extremement de mes amis. *Allons* chez luy; je prendray sa place, & vous celle de son garçon de boutique, & j'amuseray le Docteur pendant que vous entretiendrez Isabelle.

OCTAVIO.

C'est bien dit, allons viste.

SCE-

SCENE XXI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

JE ne suis pas si cruel envers toy que tu penses, Isabelle, tu vois que je cherche dequoy te desennuyer. Allons acheter quelques *Livres* qui te puissent divertir.

ISABELLE.

Du moins, mon pere, laissez-m'en donc choisir qui me plaisent; j'espere qu'en cela, vous ne mesurerez pas mon gouſt sur le vôtre: car vous aimez de certains *Livres* barbares, qui regardent vostre profession, & qui seroient un tourment pour moy, si j'étois obligée d'en lire seulement une page.

COLOMBINE.

A que si, Mademoiselle; Monsieur vous fera acheter la *Diablotique d'Aristote* pour vous divertir, ou *l'Ame qui cause de Pythagore.*

LE DOCTEUR.

il rit.

La Diablotique d'Aristote, & l'Ame qui cause de Pythagore! tu veux dire la Dialectique d'Aristote, & la Metempsycose de Pythagore. Que tu es folle, Colombine! Non, non, elle prendra quel livre elle voudra.

SCENE XXII.

Le fonds du Theatre s'ouvre & repreſente une Boutique de Libraire.

OCTAVIO *garçon Libraire.*

ARLEQUIN *Libraire.*

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MOnſieur, Monſieur, un livre nouveau; voicy celuy que vous cherchez.

LE DOCTEUR.

Ah! arreſtons nous chez ce Libraire. Oüy-da, Monſieur, hé bien, comment va le trafic! imprimez-vous beaucoup?

ARLEQUIN *hors de ſa boutique & ſur le devant du Theatre.*

Ma foy, Monſieur, nous ſommes accablez d'Autheurs & de Copies. Il eſt plus aiſé à preſent de faire des Livres que de les lire.

LE DOCTEUR.

Avez-vous quelque Livre divertiſſant pour cette jeune fille?

ARLEQUIN.

(*à Octavio*)

Oüy, Monſieur, garçon montrez à Ma-

de-

demoiselle, ce qu'il y a de plus divertissant dans la boutique.

Isabelle va dans la boutique, & en faisant semblant de chercher des Livres, elle s'entretient avec Octavio.

LE DOCTEUR.

Va, ma fille, pendant que je m'entretiendray avec Monsieur. Hébien, Monsieur, avez-vous quelque chose de nouveau ? (*à Arlequin*)

ARLEQUIN.

Voulez-vous voir le Catalogue des *Livres* que j'ay imprimez depuis peu ?

LE DOCTEUR.

Volontiers.

ARLEQUIN *tire une papier de sa poche & lit*)

Le voicy.

La maniere de bien faire un Fichu. Par *Aristote.*

Traité de la Saignée. Par un *Sous-Fermier.*

Secrets contre l'assoupissement, & contre le sommeil trop profond, par *un homme qui doit beaucoup.*

Du danger qu'il y a à frequenter les femmes. Ce *Livre* est dedié aux *petits Collets* de ce temps.

l'Art de bien curer les puits, par *Democrite.*

De

De l'invention de ramonner les cheminées par *Agrippa*.

Monsieur, j'ay un *Livre* nouveau sous la presse qui me sent bon. C'est un Livre rempli de questions fort curieuses : par exemple, on y demande, lequel est le plus ancien de l'œuf, ou de la poulle ? si le monde est droit, ou renversé ? si les Peripateciens usoient plus de pentoufles à estudier, que d'escarpins à danser ? si les épices des procez alterent autant les langues des Juges, que les bourses des plaideurs ? s'il est vray que le Colosse de Rhodes se mariant avec la Tour de Babylonne, il en fust né des pyramides ? pourquoy le vent est plus froid l'hyver que l'esté ? pourquoy les pains sont plus grands en Allemagne, qu'en France ? jusques où va la riviere de Seine ? quel est le remede le plus aperitif ? & ce qui est admirable & tresutile, c'est qu'on trouve dans ce Livre les réponses à ces questions : par exemple, on répond que le vent est plus froid l'hyver que l'esté, parce qu'il couche dehors, à cause qu'on a bien soin de fermer les portes & les fenestres, pour l'empecher d'entrer dans les chambres.

En cet endroit le Docteur tourne la teste vers la boutique, & voyant sa fille Isabelle parler bas avec le garçon, & que celuy-cy luy baise la main, il va doucement écou-

écouter ce qu'ils disent sans qu'eux ny Arlequin s'en apperçoivent, & Arlequin continuë & dit.

Que les pains sont plus grands en Allemagne qu'en France, parce qu'on y met plus de paste; que la riviere de Seine va jusqu'à Constantinople, parce qu'on lit au commencement de la Tragedie de Bajazet, *La Scene est à Constantinople*, que le remede le plus aperitif est un trousseau de clefs, que.....

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur le garçon *L*ibraire, vous vous lassez, à ce que j'entends, d'estre garçon, & vous voulez devenir homme aux fraix & aux dépens de ma fille. Vous, Monsieur le Libraire, vous estes un fourbe & fourbissime; & vous, ma fille, vous estes une rusée, retirez-vous d'icy, allons, venez avec moy, & viste; je veilleray sur vostre conduite plus-que jamais.

SCENE XXIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnsieur, je ne veux plus vous mesler dans mes intrigues, vous estes un gastemestier.

OCTAVIO.

Arlequin, la passion m'a fermé les yeux de telle sorte, que je n'ay point veu le Docteur qui m'écoutoit quand je parlois à Isabelle; je te prie de ne me pas abandonner: car je suis plus amoureux que jamais.

ARLEQUIN,

Retirez-vous seulement d'icy.

OCTAVIO.

Je t'abandonne tous mes interests.

ARLEQUIN,

Je devrois fermer les oreilles de ma compassion à vos prieres; mais j'ay pitie de vous. *L*aissez-moy faire. Retirez-vous & viste.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN *seul.*

JE veux absolument faire réüssir mon entrepriſe, je ne veux point en avoir l'affront. je me souviens que le Magicien qui me donna ces deux bagues, me dit qu'avec elles, je ferois aussi grand Magicien que luy, & que je ferois paroistre l'*E*nfer, si j'en avois envie. Si cela est vray, je n'ay qu'à aller faire un petit voyage dans ce païs-là pour venir à bout de mes desseins; car l'*E*nfer estant plein de fourberies, parce qu'il y a bien des fourbes, j'y en trouveray apparemment quelqu'une qui m'accommodera; allons y sans differer, voyons si

mes

mes bagues produiront l'effet que j'en attends.

Il se met les deux bagues, & aprés quelques postures Magiciennes, il demeure en une place, & dit d'un ton ferme & haut

Je veux descendre dans les Enfers.

On voit des éclairs, on entend des tonerres, & il s'abysme.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le fonds du Theatre s'ouvre & repreſente les Enfers.

PLUTON, LES TROIS FURIES.

PLUTON.

CA voyons, quelles ſont vos plaintes?

LES TROIS FURIES *enſemble.*

Vous ſçavez, grand Pluton, Dieu de ces ſombres & triſtes demeures, vous ſçavez que nous ne reſpirons que la rage, la fureur, la cruauté, & le deſeſpoir.

PLUTON.

Oüy, je ne ſçay, vous eſtes trois furies que je ne tiens icy que pour cela.

LES TROIS FURIES *enſemble.*

Vous ſçavez que nous ne ſommes icy dans les Enfers que pour faire ſouffrir, & pour tourmenter.

PLVTON.

Oüy je le ſçay & je le veux.

LES TROIS FVRIES *enſemble.*

On n'y ſouffre pourtant plus. On ne fait qu'y

qu'y rire. Depuis qu'un certain petit homme appellé *Arlequin* est arrivé ici de l'autre Monde, ce n'est que ris, joye & divertissement. Titie ne fait que plaisanter, Ixion se joüe sur sa rouë l'instrument de son supplice. Tantale en perd l'envie de boire, & de manger. *Les* Danaïdes ne font que badiner avec leurs tonneaux. Sisyphe ne fait que chanter en portant son fardeau, enfin vôtre *Royaume* changera bien-tost de face, si vous n'y prenez garde.

PLUTON.

*L'*avis que vous me donnez merite quelque attention, je vai consulter sur cela Minos, Eaque, & *Rhadamante*, allez vos soûhaits seront accomplis.

LES TROIS FURIES ensemble.

Sur tout decidez en faveur de la cruauté.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES *ensemble.*

En faveur des hurlements.

PLVTON.

Oüy.

LES TROIS FVRIES *ensemble.*

En faveur de la rage.

PLVTON.

Oüy.

LES TROIS FVRIES *ensemble.*

En faveur du desespoir.

PLVTON.

Oüy, oüy, oüy, oüy, oüy, oüy.

LES TROIS FVRIES *ensemble.*
Cruauté, fureur, rage, desespoir.

SCENE II.

PLVSIEVRS AMES, *qui ne paroissent point, appellent Arlequin.*

ARLEQUIN *sans paroistre.*

QVi est-là ?

PLVSIEVRS AMES *sans paroistre éclatent de rire, & appellent encore Arlequin. Puis éclatent de rire.*

ARLEQUIN *sans paroistre.*

Voilà bien de quoy rire pour des gens qui n'en doivent pas avoir envie.

PLVSIEVRS AMES *sans paroistre appellent encore Arlequin.*

ARLEQUIN *sans paroistre.*

Qui est-là, vous dis-je ? Eh je vous prie laissez-moy achever de faire mes affaires en patience. Voilà un maudit païs, on n'y mange rien, & cependant on a toûjours envie d'aller à la chaise percée.

On entend encore les ames rire & appeller Arlequin.

SCENE. III.

ARLEQUIN, LUCRECE.

Arlequin vient sur le Theatre en raccommodant sa culotte, & il est suivi de Lucrece, à qui il dit

ARLEQUIN.

HE fi, fi, Madame, laissez-moy donc raccommoder ma culotte, vous me faites honte, hé fi.

LUCRECE *aprés avoir ri, dit*

Tu ne sçais pas à qui tu parles.

ARLEQUIN.

Je sçay seulement qu'il faut que vous soyez bien effrontée, pour persecuter un homme en l'estat où j'étois. He fi, fi.

LUCRECE *aprés avoir ri.*

Sçais-tu que tu parles à *Lucrece* ?

ARLEQUIN.

Ha diable, montrez-moy vos mains, voyons si vous n'avez point là quelque poignard, car on dit que vous estes bien dangereuse. C'est donc vous qui vous tuates, quand Tarquin.....

LUCRECE.

Oüy c'est moy. Dis-moy un peu des nouvelles de l'autre monde, je te prie. *Les* femmes fuyent elles genereusement les poursuites des hommes?

ARLEQUIN.

Malepeſte oüy. J'en ay veu qui pour fuir les hommes couroient juſques au moulin Javet, & autres lieux où l'on fait bonne chere, il eſt vray qu'a force de fatigues elles s'arrêtoient-là ; & que les hommes les y attrapoient.

LUCRECE.

Appelles-tu cela fuir les hommes ?

ARLEQUIN.

Oüydà, hé c'eſt toûjours courir une petite lieuë pour le moins, appellez-vous cela rien pour des femmes ?

LUCRECE *aprés avoir ri.*

Hé dis moy un peu, ſont-elles auſſi jalouſes de leur honneur que moy ? ont-elles bien ſoin de le garder ?

ARLEQUIN.

Diable oüy, il ne fait pas bon s'y jouer. Il y en à ſeulement qui ſont charitables, & qui le preſtent a des hommes pour quelque temps. Mais ces hommes leur rendent en ſuite cet honneur.

LUCRECE.

Hé comment ces hommes peuvent-ils leur rendre leur honneur ?

ARLEQUIN.

Ils les épouſent.

LUCRECE.

Ah la plaiſante maniere de rendre l'honneur ! que cela eſt bouffon !

ARLEQUIN.

Plaiſante tant que vous voudrez. Mais enfin c'eſt l'uſage du Païs. Je vous trouve bien plai-

plaisante vous-même de vous en moquer.

LUCRECE.

Va, j'en feray bien rire nos Dames Romaines, adieu je m'en vai les trouver.

(*Elle sort en riant.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, LES AMES *sans paroistre.*

ARLEQUIN.

ON a bonne envie de rire ici. Ils me viennent tous rire au nez, comme si j'étois barboüillé.

Les Ames appellent sans paroistre, Arlequin.

Encore, ça en voicy un autre. C'est la quelqu'oyseau de mauvais presage.

SCENE V.

ARLEQUIN, HYPOCRATES.

ARLEQUIN.

C'Est le Seignenr Hypocrates ! ah Ciel que je suis fatigué !

HYPOCRATES.

Faites-vous saigner pour vous soûlager.

ARLEQUIN.

Mon mal n'est pas dans le sang, il est plûtôt dans les humeurs ; car les importunitez de tous les gens de ce Païs-cy me mettent de si mauvaise humeur, que . . .

HYPOCRATES.

Purgez-vous pour évacuer ces mauvaises humeurs.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois revenir de la peine que m'a fait cette femme, qui ne m'a pas donné le temps de faire mes affaires, je me suis retenu, à cause d'elle, & j'apprehende.

HYPOCRATES.

Prenez un lavement pour vous tirer d'affaires.

ARLEQUIN.

Ah voilà l'autre avec son sang froid. Faites vous saigner, purgez-vous, prenez un lavement; à ce que je voy, les Medecins ont la même routine icy que dans l'autre monde.

HYPOCRATES *aprés avoir ri:*

Ah qu'il est plaisant!

ARLEQUIN.

C'est à faire à vous, vous estes un plaisant benest de me venir rire au nez.

HYPOCRATES.

Ah si vous vous fâchez, il faudra vous saigner pour vous rafraichir le sang, vous purger pour oster la bile qui s'enflamme, & vous donner un lavement pour rafraichir le bas ventre, qui étant échauffé excite la colere par les fumées brulantes qu'il envoye dans la region superieure....

ARLEQUIN.

Ma foy c'est tout comme en France. En verité, Seigneur Hypocrates, tous vos raison-

ſonnemens me font pitié, & me donnent du chagrin pour l'amour de vous.

HYPOCRATES.

Si vous eſtes chagrin, faites vous ſaigner pour ôter la craſſe du ſang qui engendre la melancolie ; purgez-vous pour évacuer la matiere gluante & terreſtre des humeurs, qui aſſoupiſſant les eſprits leur ôte cette agreable & remüante vivacité, qui réjoüit par les piccottemens qu'elle excite dans les nerfs & dans les membres de voſtre corps ; prenez des lavemens, afin que les inteſtins eſtant degagez, vos ſens ſoient plus libres dans leurs fonctions, & par conſequent voſtre eſprit puiſſe plus facilement s'en ſervir pour goûter les plaiſirs.

ARLEQUIN.

Saignée, purgation, lavement ; ma foy encore une fois c'eſt tout comme en France ; trois remedes à tous maux. Hà que cela eſt drole ! ah, ah, Seigneur Hypocrates, vous me ferez crever de rire avec vos remedes.

HYPOCRATES.

Si vous eſtes trop gay ; faites vous ſaigner, afin que la ſaignée vous affoibliſſant, les eſprits ſoient occupez à reparer vos forces, & non pas à vous faire rire ; faites-vous purger, afin que la purgation pouſſant dehors pluſieurs eſprits vitaux avec les humeurs, il ne ſe faſſe plus un ſi grand épanchemant de ces mêmes eſprits par toutes les fibres de vôtre corps ; car c'eſt cet épanchement, qui par une eſpece de demangeaiſon fait la trop

grande joye. Prenez des lavemens, afin que les decoctions rafraichiſſantes éteignent la matiere de ces mêmes eſprits en même temps qu'elles tireront en bas la matiere fecale par le boyau culier .....

ARLEQUIN.

Hé fi, fi Monſieur Hypocrates, vous me faites mal au cœur avec voſtre matiere fecale...

HYPOCRATES.

Si vous avez mal au cœur, faites-vous ſaigner, purger, & donner des lavemens; faites-vous ſaigner afin...

ARLEQUIN.

Ah tous vos raiſonnemens me font mal à la teſte.

HYPOCRATES.

Si vous avez mal à la teſte faites vous ſaigner, purger & donner des lavemens; faites-vous ſaigner afin que .....

ARLEQUIN *en colere.*

Et moy je ſoûhaitte que vous vous faſſiez ſaigner juſqu'à la derniere goutte, que vous ne mangiez jamais que Caſſe, Rubarbe, & Sené, que vous preniez tant de lavemens, que voſtre cœur, voſtre foye, vos tripes & vos boyaux ſortent avec voſtre matiere fecale par voſtre maudit boyau culier .....

HYPOCRATES.

Ah, ah, qu'il eſt plaiſant. Adieu petit homme de pieces & de morceaux.

ARLEQUIN.

Adieu, figure compoſée de Caſſe, de

Rhu-

Rhubarbe, & petrie de decoctions.

HYPOCRATES.

Adieu, petit Perroquet d'Arcadie.

ARLEQUIN.

Adieu, oyseau de la mort.

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

QUe diable est-ce cecy ! ce n'est pas assez que les Medecins de l'autre Monde ne parlent que de saignée, de purgations & de Lavemens, il faut encore qu'ils apportent ces sortes de tourmens-là jusques icy.

Il entend les ames, qui l'appellent, & entendant du bruit d'un coste, il s'en va de l'autre en disant.

Il faut que je me retire de ce costé-cy pour éviter d'autres facheux, qui voudroient m'engager à les faire rire malgré moy.

SCENE VII.

ORPHE'E, TERENCE.

ORPHE'E *avec une Guitarre.*

AH ce petit homme plaisant nous échappe, Seigneur Terence.

TERENCE.

Apparemment, Seigneur Orphée, il retournera bien-tost par icy. Si vous voulez cependant joüer un peu de cet instrument

que

que vouz portez, vous me ferez bien du plaisir.

Orphée joüe, & ensuite on entend les ames qui appellent Arlequin, & Arlequin qui dit, laissez moy.

TERENCE.

St, St, le voicy.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, ORPHE'E, TERENCE.

ARLEQUIN.

AH me voilà pris de ce costé-cy.

ORPHE'E ET TERENCE *rient.*

Ah qu'il est plaisant! ah qu'il est plaisant:

ARLEQUIN *se tournant du costé de Terence.*

Qui estes-vous donc le beau rieur?

TERENCE.

Je suis Terence.

ARLEQUIN.

Ah Terence le Comedien! vous me prenez apparemment pour quelque froid bouffon de vos Comedies

ORPHE'E *rit.*

Ah le drolle de petit homme!

ARLEQUIN.

Et vous, qui estes-vous avec ce bel instrument pendu à vostre ceinture?

OR-

ORPHE'E.

Je suis *O*rphée.

ARLEQUIN.

Ah, ah, celuy qui vient querir ici sa femme Euridice, ma foy il y en a bien dans l'autre monde, qui ne voudroient pas tant prendre de peine pour leurs femmes. Dequoy, diable, vous aviſiez-vous ? eſt-ce que vous eſtiez trop aiſe ?

ORPHE'E.

Ils ne s'agit pas de cela. Dis-moy je te prie, des nouvelles de la Muſique de l'autre monde. Comment va-t'elle, eſt-elle en vogue ?

ARLEQUIN.

Tant en vogue, qu'on la trouve par tout. Tout le monde s'en meſle, c'eſt le grand pis aller de ceux qüi ne ſçavent que faire.

ORPHE'E.

Mais n'a t'on pas de l'eſtime pour elle ?

ARLEQUIN.

Ah beaucoup ! *O*n la traitte dans le païs d'où je viens avec un reſpect qui vous ſurprendra ; Mademoiſelle la Muſique va à l'*O*pera trois ou quatre fois la ſemaine ; mais il faut voir de quelle maniere elle y va. Elle eſt eſcortée d'une compagnie de Soldats, qui ont l'épée au coſté, le mouſquet ſur l'épaule & la méche allumée. Il ſemble qu'on ait peur qu'on luy faſſe rendre l'argent qu'elle emporte à bien des gens qui ſont amoureux d'elle.

ORPHE'E.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet *Opera*, où elle va ?

ARLEQUIN.

C'eſt une grande perſonne, dans laquelle il y a un grand Theatre ſur lequel pluſieurs ſalles s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

C'eſt une grande perſonne, dans laquelle il y a un grand Theatre, ſur lequel pluſieurs ſalles s'entretiennent en chantant ! qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas dit cela, ou ſi je l'ay dit, j'ay voulu vous dire, que l'Opera eſt une grande ſalle dans laquelle il y a un grand Theatre, ſur lequel pluſieurs perſonnes s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

Dis-moy, je te prie, un de ces diſcours qu'on y chante.

ARLEQUIN.

En voicy un d'un Opera appellé *Armide*. Tenez voilà *Armide* qui eſt amoureuſe de *Renaud*. Ce *Renaud* eſt un gaillard, mais fier comme un diable ; il veut quiter la belle *Armide*, celle-cy luy dit en chantant

(*Il contrefait la Rochoüas*)

Renaud ! ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez ! Renaud, vous partez !
Demons ſuivez ſes pas, volez, & l'arreſtez.
Helas ! tout me trahit, & ma puiſſance eſt vaine
Renaud ! ciel ! ô mortelle peine !

Mes

Mes cris ne sont pas écoutez !
Vous partez, Renaud ! vous partez !

Ensuitte ce diable de *Renaud*, qui a un cœur de rocher, répond crüellement à cette pauvre affligée.

(Il contrefait du Mesnil)

Armide, il est temps que j'evite
Le peril trop charmant que je trouve à vous voir.
La gloire veut que je vous quite,
Elle ordonne à l'amour de ceder au devoir :

ORPHE'E *rit.*

Ah, ah, que cela est plaisant !

ARLEQUIN.

Quoy vous riez ! vous m'étonnez. Sçavez-vous bien qu'on ne rit jamais à l'Opera, & que si on y rit c'est tout au plus quand quelque machine a fait faux bond.

ORPHE'E.

Apparemment on danse à cet Opera ?

ARLEQUIN.

Oh oüy ; on y danse aussi par conversation. Voicy comment.

Il danse & contrefait Pecourt. Sur la fin de sa danse arrivent Pluton, Minos, Eaque, & Rhadamante, & Orphe'e s'en va.

SCENE IX.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, ARLEQUIN.

PLUTON.

AH, ah, petit marmouſet, je n'ay que faire d'informations pour ſçavoir la vie que vous menez icy. En voilà un aſſez bel échantillon.

ARLEQUIN.

Parle donc, hé marouſle, tu ne me laiſſeras pas danſer, je te donneray ma foy ſur la gueule.

PLUTON.

Impie! ſçais-tu à qui tu parles?

ARLEQUIN.

Sçais-tu qui tu empêches de danſer!

PLUTON.

Sçais-tu que je ſuis Pluton.

ARLEQUIN.

Si tu eſt un Ploton, je ſuis une toupie, tiens, voids.

(*Il danſe & tourne comme une toupie*)

PLUTON *rit.*

Ah, ah, ah, eh comment mes ſujets ne riroient-ils pas à la veuë de ce petit magot, puiſque je ne ſçaurois moy-même m'empêcher d'éclater de rire.

AR-

ARLEQUIN.

Je te donneray ma foy sur la gueule si tu m'appelle davantage magot.

PLVTON *dit en riant, quelque effort qu'il faße pour s'en empêcher.*

Mon amy, écoute ; puisque ta plaisante petite figure de bamboche ne me permet pas de me fâcher contre toy, je t'ordonne cependant absolument, quoy qu'en riant, de plier bagage, & d'estre hors de mon Royaume avant qu'il soit un quart-d'heure ; c'est moy qui suis le Dieu des Enfers, qui te fais ce commandement.

ARLEQUIN.

Vous estes le Dieu des Enfers ? & ces trois vendeurs de Mithridate que je vois-là avec vous, comment s'appellent-ils ?

PLVTON.

Ce sont les Juges de ce païs-cy, ils s'appellent Minos, Eaque & Rhadamante.

ARLEQUIN.

Minon, Jacques, & Madame Anne !

PLVTON *rit.*

Ah, ah, ah, impertinent, qui me fais rire malgré moy, si je te vois davantage icy, je te feray precipiter dans le lieu le plus profond du Tartare.

Le fonds du Theatre se ferme, & tous les Acteurs de cette Scene disparoissent)

SCE-

SCENE X.

OCTAVIO *ſeul.*

JE cherche Arlequin ſans en pouvoir apprendre aucune nouvelle ; ce miſerable ſera peut-être allé au cabaret ; car c'eſt l'ordinaire rendez-vous de ſes ſemblables. Il m'a fait de grandes promeſſes ; mais j'ay grande peur de n'en voir aucun effet ...

SCENE XI.

Il ſe fait un trou au Theatre, & Arlequin en ſort avec ſon bonnet de nuit dans la main, accompagné de flammes, & de fumées, qui ſortent du trou, par où il a paſſé.

ARLEQUIN, OCTAVIO.

OCTAVIO *ſurpris.*

ARlequin ...

ARLEQUIN *avec un bonnet de nuit.*

Octavio ...

OCTAVIO.

Arlequin eſt-ce toy ?

ARLEQUIN *imitant un endroit d'Armide chante ces trois mots.*

C'eſt

C'est luy même.

OCTAVIO.

He d'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens de l'Enfer y chercher quelque fourberie pour vostre service, Monsieur.

OCTAVIO.

Que veut dire ce bonnet de nuit ?

ARLEQUIN.

Ce bonnet de nuit est un effet de ma precaution & de ma prudence. Quand je vis que j'avois un voyage à faire dans le Royaume de Pluton, & qu'on m'assûra que c'estoit un Païs de chagrin & de tristesse. Je dis en moy-même, il faut donc que quand j'y seray, je sois triste comme les autres, cependant je n'en ay gueres d'envie. Comment ferai-je pour devenir triste ? je resvay quelque temps. Aprés avoir bien resvé, je pris mon bonnet de nuit pour compagnie, afin qu'estant toûjours avec Monsieur mon bonnet de nuit, je partageasse sa tristesse ; car comme vous sçavez, il n'y a rien de plus triste qu'un bonnet de nuit. N'est-ce pas là une belle invention pour estre triste ?

OCTAVIO.

Hé bien enfin as-tu trouvé dans l'Enfer ce que tu y estois allé chercher ?

ARLEQUIN.

Monsieur, quand j'y ay demandé quelques fourberies pour servir vostre amour, on m'a répondu qu'il n'y avoit que les fourbes dans l'En-

l'Enfer, mais que leurs fourberies étoient reſtées ſur la terre.

OCTAVIO.

Nous voilà bien avancé.

ARLEQUIN.

Monſieur, je viens d'un Païs, où on ne ſçait ce que c'eſt que de boire & de manger; jugez de mon appetit. Vn peu de nourriture m'ouvriroit l'eſprit, & me feroit trouver quelque bonne invention.

OCTAVIO.

Allons, viens manger un morceau & boire un coup, j'y conſens; les peines que tu as priſes meritent bien cette recompenſe.

ARLEQUIN.

Allons Monſieur, & enſuite vous verrez merveilles, car un verre de vin raviſe bien un homme.

SCENE XII.

MEZETIN *voyageur, & ſeul.*

MEZETIN.

AH que les voyageurs trouvent de certaines journées bien longues! *Enfin* voicy celle-cy bien-toſt finie. Il faut un peu me repoſer & chanter quelque petite chanſonnette pour me regaillardir. *Le* chant fait paroiſtre le chemin plus court.

(*Il chante*)

SCE-

SCENE XIII.

ARLEQUIN, MEZETIN, *Voyageur.*

ARLEQUIN.

AH, ah, voicy quelqu'étranger qui se divertiá petits frais.

MEZETIN.

Qui est-cet homme-là ?

ARLEQUIN.

Bonjour, Monsieur.

MEZETIN.

Bonjour, bonne semaine, bon mois, bonne année, & bon siecle, Monsieur.

ARLEQUIN

Bonne heure, bonne demie heure, bon quart-d'heure, bonne minute, & bon moment, Monsieur : vous voyez, Monsieur, que de vostre science & de la mienne on pourroit faire un bon Calendrier.

MEZETIN.

(*à part.*)

Cet homme cy est bouffon.

ARLEQUIN.

Que faites-vous-là Monsieur ?

MEZETIN.

Je suis un voyageur, & je me repose icy pour quelque temps.

ARLEQUIN.

De quel Païs venez vous ?

MEZETIN.

De l'Amerique, Monsieur.

ARLEQUIN.

D'une marmite ? vous n'eſtes pas à plaindre.

MEZETIN.

Je dis de l'Amerique, une grande partie du monde. J'y ay demeuré plus de dix ans, dans le païs des Toupinambous & des Margajats, j'y eſtois le favory du Roy ; mais la vertu n'eſt point ſans envie.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce païs des Toupinambous & des Margajats ?

MEZETIN.

Le meilleur païs du monde, on n'y trouve que ſucre, tabac, or, argent. J'y ay veu un chou ſi grand que deux mille hommes pouvoient s'y tenir deſſous à l'abry de la pluye.

ARLEQUIN.

Ah, n'eſt-ce que cela ? J'ay veu un jour, moy qui vous parle, j'ay veu, dans une petite chambre une marmite ſi grande que quand on y mettoit vingt Chaudronniers pour la racommoder, ils n'entendoient pas les uns les autres les coups de marteau que donnoient leurs voiſins.

MEZETIN.

Eh ſi, ſi, vous vous mocquez de moy, hé à quoy pouvoit ſervir une ſi grande marmite ?

ARLEQUIN.

Pour y mettre cuire ce grand chou que vous avez veu.... Mais dites-moy je vous prie quel-

quelques raretez du païs de ces Toup.... des Toupies.... des... helas...

MEZETIN.

Des Toupinambous & des Margajats ?

ARLEQUIN.

Oüy, oüy, quels noms !

MEZETIN.

Il y a une tour d'argent vif qui est si haute, que quand on est monté jusques au haut ; toute la terre ne paroît pas plus grande que la teste d'une épingle, & les hommes qui sont dessus pas plus gros que des pois.

ARLEQUIN.

Cela est admirable !

MEZETIN.

J'ay apporté de ce païs-là quatre raretez qu'on ne peut assez estimer ?

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

MEZETIN.

La premiere, c'est un rayon de la derniere Comete, qui a paru dans le païs des Margajats *La* seconde, c'est le Rat dont la montagne accoucha, & dont il est parlé dans l'Histoire veritable des Fables. *La* troisiéme, c'est la Pierre precieuse que le Coc d'Esope trouva dans un fumier, & la quatriéme, c'est une côte du cheval de Troye. Tout cela est au coche de ce païs-là pour les apporter icy. *Le* Roy vouloit les retenir, pour en faire un present de nôces à son fils, quand il le marieroit ; mais j'ay voulu absolument les garder.

ARLEQUIN *à part.*

Le Royaume des Toupinambous & des Margajats... Le Roy a un fils, qu'il veut marier... Le Docteur ne veut marier sa fille qu'à un étranger des plus éloignez ..... Le Docteur est un homme facile à estre duppé ... voilà un homme qui sçait ce que c'est que ces païs ... Cet homme-cy a besoin d'argent, ou je suis bien (*à Mezetin*) trompé..... Mon amy, voulez-vous gaigner cinquante pistoles en une heure ?

MEZETIN.

Oüy, Monsieur, & davantage si vous voulez en moins de temps.

ARLEQUIN.

Bons, vous estes accommodant, celà me plait.

(*Il luy parle à l'oreille*)

M'avez-vous bien entendu ?

MEZETIN.

Oüy, & j'exécuteray fidelement la conclusion de tout ce que vous venez de me dire.

(*On entend le Docteur qui dit, Colombine, je vai revenir.*)

ARLEQUIN.

J'entend nostre homme qui vient, adieu. Je vai prendre l'occasion de son absence de sa maison pour apprendre à Isabelle nostre fourberie, ensuite j'en avertiray mon maistre, & dans un moment tout sera prest.

SCENE XIV.

MEZETIN *seul.*

CInquante pistolles sont bonnes à gaigner en si peu de temps, & avec si peu de peine. *Ah*, ah, apparemment voicy l'homme dont il s'agit.

(*Il se met à chanter.*)

SCENE XV.

LE DOCTEUR, MEZETIN.

LE DOCTEUR.

AH, voilà, si je ne me trompe, quelque étranger. Bonjour, Monsieur, cherchez-vous quelqu'un ?

MEZETIN.

Oüy, Monsieur. Je suis un voyageur, je viens de l'Amerique ! ah qu'il y a loin d'icy, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

De quel endroit de l'*A*merique venez-vous ?

MEZETIN.

Du Bresil, j'ay demeuré plus de vingt ans dans deux *R*oyaumes du Bresil. Ce sont les *R*oyaumes des Toupinambous & des Margajats.

LE DOCTEUR.

Je connois cela, les gens de ce païs-là ont de grosses testes . . .

MEZETIN.

Oûy, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Qui vous engagé à quiter ces païs, puiſque vous y avez demeuré ſi long-tems ?

MEZETIN.

C'eſt le *Roy* qui m'a envoyé icy ; & voicy pourquoy. Il faut que vous ſçachiez que ces peuples ſont extremement barbares, mal policez, ſans *Loy*, & preſque ſans raiſon (ce qui marque que les plus groſſes teſtes ne ſont pas les meilleures. Je ferme la parentheſe, Monſieur) *Le Roy* qui eſt un homme d'un grand ſens a reſolu de leur donner des *Loix*, de les conduire & de les gouverner avec plus de raiſon qu'ils n'ont été juſqu'à preſent ; pour exécuter plus aiſement ce deſſein, il a jugé à propos de prendre avec luy quelqu'habile homme qui luy apportaſt du ſecours par ſes avis & par ſes conſeils ; comme il ne pourroit jamais trouver cet habile homme parmi des peuples auſſi groſſiers que ſes ſujets, & comme il a ſçeu par le commerce qu'il a avec ce païs-cy, qu'il y avoit icy un Docteur extrement paſſionné pour les étrangers, que ce Docteur avoit une fille fort aimable, qu'il ne donneroit jamais en mariage qu'à un étranger des *Regions* les plus éloignées ; il amène ſon fils icy pour la demander en mariage, & pour emmener en même temps ce Docteur dans ſon Royaume quand les nôces ſeront faites.

LE DOCTEUR.

Le Roy des Toupinambous & des Margajats est en chemin dites-vous avec son fils pour la fille d'un Docteur ? & comment nommez-vous cet heureux Docteur ?

MEZETIN.

Il s'appelle le Docteur Boloüarde, & c'est luy que je cherche, afin de l'avertir de se préparer à recevoir ces deux Princes selon leur merite.

LE DOCTEUR.

N'allez pas plus loin, c'est moy qui suis le Docteur Baloüarde. Ah quel honneur pour la famille d'un Docteur !

MEZETIN *l'embrasse.*

Ah, Monsieur le Docteur, que je prens de part à vôtre joye ! Adieu, Seigneur Docteur, je m'en vai au devant de ces Princes pour leur apprendre l'impatience avec laquelle vous attendez leur arrivée.

LE DOCTEUR.

Allez, & moy je vai appeller ma fille pour luy dire cette bonne nouvelle.

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR *appelle.*

ISabelle.

ISABELLE.

Me voicy, mon pere.

LE DOCTEUR *se met à danser de joye, puis il dit.*

Ca, danſez, ma fille, & toy Colombine, danſe auſſi.

ISABELLE.

Vous vous moquez de moy, mon pere.

LE DOCTEUR.

Je me moque, dis-tu, d'eſtre ſi gaillard ? c'eſt pour l'amour de toy, friponne, que je ſuis gaillard. Je te vai marier.

COLOMBINE.

A quidonc, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

Au fils d'un grand Roy !

(*Il danſe.*)

ISABELLE.

Au fils d'un grand Roy !

LE DOCTEUR.

Ce Roy l'ameine icy, tu le vas voir entrer dans un moment ; écoute, le voicy.

(*On entend des Inſtrumens.*)

SCE-

SCENE XVII.

Le fonds du Theatre s'ouvre, & fait voir une Decoration groteſque.

ARLEQUIN *Roy des Toupinambous.*
OCTAVIO *Fils du Roy des Toupinambous, & leur ſuite.*

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

CEux de la ſuite d'Arlequin ont de groſſes teſtes, ſont peints de differentes couleurs, armez d'Arcs & de Fleches, ont des bonnets & des ceinteures de plumes, des panniers plats aux pieds. Le Roy & ſon fils, je veux dire, Arlequin & Octavio ſont couronnez de Tabac & portez ſur des chariotz ornez de pains de ſucre.

ARLEQUIN *à ſa ſuite.*

Allons ſaluez, Monſieur le Docteur.

Ceux de la ſuite pourſuivent le Docteur à coups de fleches, pour le ſaluër : le Docteur court, ſe tourmente & dit

LE DOCTEUR.

Ah, Meſſieurs, on vous a dit de me ſaluër, & non pas de me tuer.

ARLEQUIN.

Cette maniere de ſaluer eſt l'uſage du païs.

LE DOCTEUR.

Seigneur, si l'on fait civilité de cette maniere dans vos Etats, comment s'y prend-on donc pour faire une incivilité à quelqu'un ?

ARLEQUIN.

(*à sa suite*)

*A*h voulez-vous le voir ? *A*llons, faites incivilité au Docteur.

Ils le prennent & le bernent en se le poussant & jêtant les uns aux autres.

LE DOCTEUR.

Voilà des coûtumes assommantes, Seigneur.

ARLEQUIN.

Docteur, vous avez assez travaillé pour

(*à sa suite*)

boire un coup, apportez à boire à la Doctrine.

Un de sa suite apporte au Docteur un verre d'une liqueur fort noire.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que cela, Seigneur ?

ARLEQUIN.

C'est de l'encre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

De l'encre ! hé pourquoy voulez-vous que je boive de l'encre ?

ARLEQUIN.

Pour deux raisonst. *L*a premiere pour faire porter à vostre ame le deüil de la mort de vostre corps, qu'il faut qui meure pour la seconde raison, c'est à dire pour me servir de cornet, d'où je tireray l'encre necessaire

pour

pour écrire le Contract de mariage de voſtre fille avec mon fils.

LE DOCTEUR.

Seigneur, j'en trouveray ailleurs, & de-plus il n'y a rien qui preſſe l'écriture; voſtre conſentement, le mien, & celuy des deux parties ſont tout le neceſſaire.

ARLEQUIN.

Vous conſentez-donc, Docteur, que celuy cy preſent que j'appelle mon fils épouſe voſtre fille?

LE DOCTEUR.

Oüy, Seigneur.

ARLEQUIN *à Octavio en montrant le Docteur.*

Mon fils, voilà voſtre laid pere.

LE DOCTEUR.

Vous voulez dire, Seigneur, que je ſuis ſon beau pere.

ARLEQUIN.

Un laid margot comme vous ſeroit un beau pere! c'eſt moy, mon amy, qui ſuis le *(à Octavio)* beau pere de voſtre fille. Allez, mon fils, *(au Docteur)* emmenez voſtre épouſe. Vous, parlez, dites-moy, n'avez-vous rien à me donner pour m'amuſer? n'avez-vous point quelque fille que je puiſſe auſſi épouſer.

LE DOCTEUR.

En voicy une auprés de vous; mais ce n'eſt qu'une petite fille qui ſert la mienne.

AR-

ARLEQUIN.

Cela ne fait rien, Docteur, l'amour defcend. Ma fille, je vous prens pour ma femme, le voulez-vous bien ? *(à Colombine)*

COLOMBINE.

Tout ce qui vous plaira, Monſieur.

ARLEQUIN.

Voilà parler comme il faut.

Pendant qu'Arlequin parle, le Docteur qui voit un bout de papier, qui ſort de ſa poche, le tire & lit.

LE DOCTEUR.

Liſte generale de tous les filoux & de leur diſtribution dans tous les quartiers de Paris... Ah c'eſt le fourbe d'Auteur qui me vient de tromper ! Ah, impoſteur, je te reconnois à preſent à ta figure & à ce papier, rends-moy ma fille. *à Arlequin*

ARLEQUIN.

(à part) Ah qu'ai-je fait ? demandez-là à Octavio, il en eſt à preſent le maiſtre, il n'y a plus moyen de s'en dédire. Allez, Docteur, pour vous conſoler je changeray quelque choſe dans mon Syſteme, je vous mettray en la place du Capricorne. *(au Docteur)*

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

Extrait

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 10. de Mars 1691. il eſt permis au ſieur *** de faire imprimer un Livre intitulé *Arlequin Comedien aux Champs Eliſées, nouvelle Hiſtorique, Allegorique & Comique*, durant le temps & eſpace de ſix années; *A*vec deffenſes à toutes autres perſonnes de le faire imprimer ni diſtribuer ſous peine de trois mille livres d'amende & confiſcation des *E*xemplaires: ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres de Privilege. Signées par le Roy en ſon Conſeil.

DUGONO.

Le ſieur *** a cedé ſon droit de Privilege à *A*rnoul Seneuze, Marchand *L*ibraire pour en joüir ſelon l'accord fait entr'eux.

Rgeiſtré ſur le Livre de la Communauté le 25. Mars 1691.

Signe P. AÜOUBYN, *Syndic.*

*A*chevé d'imprimer pour la premiere fois le 23. *A*vril 1691.

1573-404